

LE  
GRAND CASIMIR

PIÈCE EN TROIS ACTES

DE

MM. JULES PRÉVEL ET ALBERT DE SAINT-ALBIN

MUSIQUE DE

CHARLES LECOQC



PARIS

CALMANN LÉVY Éditeur, | LIBRAIRIE NOUVELLE  
3, RUE AUBER. | BOUL<sup>d</sup> DES ITALIENS., 15.

BRANDUS ET C<sup>ie</sup>

Éditeurs de Musique

103, RUE DE RICHELIEU.

1879

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

Geubert  
H. C. Bourc.

84859

LE  
**GRAND CASIMIR**

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Variétés,  
le 11 janvier 1879.

PERSONNAGES :

CASIMIR . . . . .	MM.	DUPUIS.	
SOTHERMANN. . . . .		LÉONCE.	
LE GRAND-DUC . . . . .		BARON.	
GOBSON. . . . .		ALEXANDRE GUYON.	
GALETTI . . . . .		DELTOMBE.	
PICASSO . . . . .		GERMAIN.	
JOSEPH. . . . .		ANGELY.	
DEUXIÈME RÉGISSEUR . . .		GAUSSINS.	
UN CLOWN . . . . .		AMBROISE.	
ANTONIO . . . . .		DROUIN.	
UN PERCEPTEUR . . . . .	} personnages muets.	{ COSTE.	
UN GARDE CHAMPÊTRE. . . . .			VIDEIX.
PELUQUIERO . . . . .			MILLAUX.
PIÉTRO . . . . .		Le petit CHARLES.	
ANGÉLINA. . . . .	M <sup>mes</sup>	CÉLINE CHAUMONT.	
NINETTA . . . . .		BAUNAINE.	
PÉTRONILLA . . . . .		ODETTE FARNA.	
COLOMBA . . . . .		MARGUERITE.	
SÉRAPHINA. . . . .		LÉONIE FRANK.	
LYDIA . . . . .		MARIA.	
UNE BONNE. . . . .		RENOUARD.	

CLOWNS, ÉCUYERS, ÉCUYÈRES, HABITANTS ET HABITANTES  
DE BASTIA.

S'adresser pour les parties d'orchestre, pour la mise en scène et pour toute la musique du *Grand Casimir* à MM. Brandus et C<sup>ie</sup>, éditeurs-proprétaires de la partition pour la France et l'Étranger.

# LE GRAND CASIMIR

---

## ACTE PREMIER

A Marseille. — Le cabinet directorial d'un cirque anglais. Immenses affiches de toutes couleurs avec images représentant les exercices principaux. Accessoires de gymnastique. — Au fond, un peu à gauche, grand placard rempli de costumes. A droite et à gauche, deuxième plan, grandes bates donnant sur un couloir qui conduit à la salle. — Portes latérales, premier plan : à gauche, la loge d'Angéline ; — à droite, celle de Casimir ; — portières à ces deux ouvertures. — Consoles avec glaces et tiroirs à droite et à gauche entre les deux ouvertures. Sur celle de gauche, un vase à bouquet et une sonnette. — Une chaise près de chacune des consoles, et une près du placard, à gauche.

## SCÈNE PREMIÈRE.

GOBSON, ÉCUYERS, ÉCUYÈRES.

Au lever du rideau, Gobson fait signe aux artistes d'entrer ; les écuvers et les palefreniers viennent de droite, deuxième plan ; les artistes, en costumes différents, de gauche, deuxième plan.

CHŒUR.

Que nous veut-on ? L'on nous invite  
Sans retard à nous rendre ici.  
Parlez, parlez, dites-nous vite ;  
Pour vous écouter, nous voici.

## LE GRAND CASIMIR.

## COUPLETS.

COBSON.

## I.

Clowns, écuyers, troupe modèle,  
 Le directeur vous fait savoir  
 Qu'il s'en rapporte à votre zèle  
 Pour vous surpasser tous ce soir.  
 Pour mettre en selle une écuyère,  
 N'oubliez pas, c'est important,  
 De passer une main légère  
 Sous son petit pied frétilant.  
 Bref, montrez tous une adresse infernale,  
 Car le Grand-Duc est dans la salle.

CHŒUR.

Quoi ! le Grand-Duc est dans la salle ?  
 Nous montrerons une adresse infernale,  
 Car le Grand-Duc est dans la salle.

COBSON.

## II.

Ai-je besoin de vous le dire ?  
 Il faut tomber de temps en temps ;  
 Le bon public veut toujours rire,  
 Mais surtout rire à vos dépens.  
 Cherchez aussi l'effet comique,  
 L'effet comique des rateaux ;  
 A l'orchestre, criez : « Miousique ! »  
 En vous lançant dans les cerceaux.  
 Bref, montrez tous une adresse infernale,  
 Car le Grand-Duc est dans la salle.

CHŒUR.

Quoi ! le Grand-Duc est dans la salle ?  
 Nous montrerons une adresse infernale,  
 Car le Grand-Duc est dans la salle.

Ils sortent, moins Gobson, par l'issue de droite, deuxième plan. Les écuyer, restent un instant en scène et emportent des accessoires, écharpes, cerceaux, échelle.

## SCÈNE II.

GOBSON, SOTHERMANN.

GOBSON.

Eh bien, Sothermann ?

SOTHERMANN, entrant de gauche, deuxième plan, avec un bâloquet.

Eh bien, monsieur le régisseur ?

GOBSON.\*

Vous n'avez pas entendu ? M. le directeur exige que ses pensionnaires paraissent ensemble sur la piste, à cause du Grand-Duc qui honore la représentation de sa présence.

SOTHERMANN.

Il est stipulé dans mon engagement que je ne figurerai pas.

GOBSON.

On vous demande une concession.

SOTHERMANN.

En art comme en politique, c'est par les concessions que l'on se perd. Je suis artiste jongleur... et je ne me laisserai pas amoindrir par un dompteur de bêtes féroces.

GOBSON.

N'oubliez pas que M. Casimir est notre directeur.

SOTHERMANN.

Notre directeur par alliance, parce qu'il a eu la chance d'épouser la fille de Cranebell... de l'illustre Cranebell. Avez-vous vu Cranebell ?

\* Sothermann, Gobson.

GOBSON.

Jamais.

SOTHERMANN.

Quel directeur !.. Voilà un directeur !.. Quand je le compare à votre Casimir, ça fait pitié !

GOBSON, se rapprochant de lui.

Il me semble que vous ne portez pas Casimir dans votre cœur.

SOTHERMANN, avec énergie.

Je l'exècre !

GOBSON, se penchant à son oreille.

Vous ne seriez pas fâché d'apprendre que ses affaires vont mal ?

SOTHERMANN.

Ken serais ravi.

GOBSON.

Eh bien, elles vont très-mal.

SOTHERMANN.

Tant mieux !

GOBSON.

Vous ne serez pas payé à la fin du mois.

SOTHERMANN.

Ah ! diable !

GOBSON.

Il sera forcé de vendre.

SOTHERMANN.

Il a donc des créanciers ?

GOBSON.

Il n'y en a qu'un, qui a acheté toutes les créances.

SOTHERMANN.

Un homme d'affaires ?

GOBSON.

Très-habile.

SOTHERMANN.

Vraiment ?

GOBSON.

Extraordinairement habile.

SOTHERMANN.

Ah ! Ah !

GOBSON.

Un homme de génie, qui sera son successeur.

SOTHERMANN.

Attendez !.. C'est vous !

GOBSON.

Oui. Je n'ai pas besoin de dire que je renouvellerai votre engagement, pourvu que vous détestiez suffisamment Casimir.

SOTHERMANN.

Je vous répète que je l'exècre.

GOBSON.

Que vous a-t-il fait ?

SOTHERMANN.

Ce qu'il m'a fait ?.. Il m'a enlevé Angéline.

GOBSON.

Vous aimiez la fille de Cranebell, vous aussi ?

SOTHERMANN.

Si je l'aimais !

COUPLETS.

I.

Avec six boules, je jonglais  
 Et j'étonnais les foules.  
 Elle me dit : « Je t'aimerais  
 Jonglant avec sept boules. »



## LE GRAND CASIMIR.

Je m'écriai, fou de bonheur :  
 « Avant qu'un an s'écoule,  
 Diva, je serai ton jongleur,  
 Ou j'en perdrai la boule.»

Gobson remonte en riant. — Sothermann tire de sa poche une brosse à palet et la passe sur la place de ses favoris.

## II.\*

En Chine, au Brésil, nuit et jour,  
 Ayant pioché mes boules,  
 Je reviens, le cœur plein d'amour,  
 Les mains pleines d'ampoules.  
 Je m'offre avec mes nouveaux tours ;  
 Mais hélas ! tout s'écroule ;  
 Elle avait enchaîné ses jours !  
 J'en ai perdu la boule.

GOBSON.

Je le comprends, car moi aussi, j'en suis fou !

SOTHERMANN, avec désespoir.

Elle était mariée, Gobson, mariée, et mariée à qui ? A un sous-préfet !

GOBSON.

Vous voulez dire un dompteur ?

SOTHERMANN.

Un sous-préfet, un simple sous-préfet... de passage.

GOBSON.

Casimir a été sous-préfet ?

SOTHERMANN.

Pas longtemps. — C'était à Falaise ; Angéline enflam-  
 mait tous les cœurs. Casimir lui jetait tous les soirs  
 pour cent francs de bouquets. Cette débauche parut si  
 extravagante aux bourgeois de Falaise que la famille

\* Gobson, Sothermann.

s'assembla sous la figure de trois oncles et cinq vieilles tantes, et défendit à Casimir de paraître au cirque.

GOBSON.

Il résiste ?

SOTHERMANN.

Alors il propose à Angéline de se faire acrobate.

GOBSON.

Elle lui offre d'entrer dans la cage des tigres ?

SOTHERMANN.

La famille essaye de l'en empêcher... Rien ! — Elle lui fit donner un conseil judiciaire...

GOBSON, faisant un bond.

Hein ?

SOTHERMANN, continuant.

Rien!... Le conseil le fit enfermer comme fou...

GOBSON.

Hein ?

SOTHERMANN.

Rien!... il se sauva. — Voilà comment Casimir devint dompteur et comment il épousa M<sup>lle</sup> Angéline Cranebell, pendant que je jonglais au Brésil.

GOBSON.

Vous dites que Casimir a été interdit ? Et le jugement a été prononcé ?

SOTHERMANN.

Je ne sais pas.

Il remonte vers la console de droite.

GOBSON.

C'est qu'alors mes créances ne vaudraient rien... et, si elles ne valent rien,... il faut les faire rembourser tout de suite.

SOTHERMANN.

Avec quoi paierait-il?

GOBSON, allant prendre Sothermann par le bras et le ramenant en scène.

Je ne veux pas qu'il me paie, je veux qu'il me cède son cirque. Je me voyais si bien installé dans ce cabinet. Il remonte.)

SOTHERMANN, gagnant la gauche vers la console; il indique la porte, premier plan, gauche.

Le cabinet de son mari! C'est là qu'elle s'habille... Cette glace l'a vue! (Il frappe du poing sur la glace.)

GOBSON.

Ne cassez pas le mobilier! Vous m'avez donné la chair de poule avec son histoire! Je vais consulter mon huissier, qui fait la cour aux écuyères. (Il sort par l'issue deuxième plan, gauche.)

SOTHERMANN, suivant le mouvement de Gobson.

Va consulter ton huissier. Va, mon ami, va!

## SCÈNE III.

## SOTHERMANN, LE GRAND-DUC.

LE GRAND-DUC, entrant de droite, deuxième plan, et apercevant Sothermann.

Clown! Clown!

SOTHERMANN, à part. \*

Le Grand-Duc!... (Haut et saluant.) Monseigneur?

LE GRAND-DUC.

J'ai un service à te demander.

SOTHERMANN.

Un service! Vous, monseigneur?

\* Sothermann, le Grand-Duc.

LE GRAND-DUC.

J'ai un service à te demander. J'aime Angéline.

SOTHERMANN.

Vous aimez... notre directrice ? (A part.) Lui aussi !

LE GRAND-DUC.

Oui, je la trouve absolument piquante.

SOTHERMANN.

Oh ! vous avez bien tort, monseigneur !

LE GRAND-DUC.

Appelle-moi monsieur.

SOTHERMANN.

Monsieur ! Grand-Duc ! Croyez-moi. Renoncez à cette femme... et surtout... allez-vous en.

LE GRAND-DUC.

Pourquoi m'en aller ?

SOTHERMANN.

Parce qu'elle va venir et qu'il ne faut pas qu'elle vous trouve ici... parce que c'est une femme impossible !

LE GRAND-DUC.

Je n'aime que celles-là.

SOTHERMANN.

Mais elle vous ruinera... elle vous ruinera, et vous n'obtiendrez rien... pas ça. (Il fait craquer son ongle sur ses dents.)

LE GRAND-DUC.

C'est ce que nous verrons.

SOTHERMANN.

D'un sous-préfet elle a fait un dompteur, de vous elle fera un clown.

LE GRAND-DUC.

Un clown !

*Applaudissements dans la coulisse de droite.*

SOTHERMANN, remontant un peu.

Chut ! La voici !... mon Dieu ! Sauvez-vous.

LE GRAND-DUC.

Je ne me sauverai pas.

SOTHERMANN.

Mais elle va venir avec tout le monde !

LE GRAND-DUC.

J'attendrai là. (Il décroche le placard.) que tout le monde soit parti. (Il entre vivement dans le placard et rouvre la porte aussitôt pour donner un cigare à Sothermann.) Clown ! un cigare !

SOTHERMANN.

Ah ! le beau cigare !... je le fumerai toute ma vie.

*Applaudissements dans la coulisse de droite. Les écuyers entrent en scène et forment une ligne au fond, se prolongeant dans la coulisse. Angéline paraît avec des bouquets dans les bras, conduite par Gobeon. Redoublement d'applaudissements, Angéline sort de nouveau comme pour reparaitre devant le public, puis revient immédiatement en scène. — Sothermann prend la chaise qui est près de la console de gauche, l'apporte au milieu de la scène, puis il débarrasse Angéline de ses bouquets, qu'il vient poser sur la commode droite; Angéline s'assied.*

## SCÈNE IV

LES MÊMES, ANGÉLINA, JOSEPH, LES ÉCUYERS.

ANGÉLINA.\*

Merci, mes enfants, merci !... Ah ! quel succès !...

M. Casimir n'est pas là ?

JOSEPH, qui est entré avec les écuyers, du premier plan à droite, où il reste.

Non, madame, M. le directeur s'habille pour entrer dans la cage.

\* Angéline, Sothermann, Joseph.

ANGÉLINA.

Il n'y entre pas encore dans la cage ! il a le temps !... Mais il n'est jamais là quand on m'applaudit... Il aime mieux ne pas y être... Allez, mes enfants, laissez-moi seule.

Les écuyers sortent, ainsi que Joseph, par le deuxième plan de droite.

SOTHERMANN, remontant un peu vers la droite.

Et le Grand-Duc est là..... Je ne m'immisce pas dans les affaires de ménage... Rengainons mes souffrances et allons jongler. (Il prend une fleur à l'un des bouquet placés sur la console.)

Angéline baragouine quelques mots d'anglais, comme pour dire à Sothermann de sortir. Celui-ci sort en baragouinant également, par le deuxième plan de droite.

## SCÈNE V.

ANGÉLINA, puis LE GRAND-DUC.

ANGÉLINA, qui s'est levée et est remontée un peu vers la droite, au-dessus de la console.

Mes bouquets !... Il s'en moque pas mal de mes bouquets ! Il faut qu'il marche dessus pour les voir... Eh bien ! il marchera dessus. (Elle jette les bouquets, sauf un plus gros que les autres, sur le pas de la porte, premier plan de droite, puis, tout en parlant, elle passe doucement sur l'avant-scène pour gagner la console de gauche où elle dépose sa cravache. Elle prend le vase qui se trouve sur cette console, traverse de nouveau la scène, va à la console de droite, y pose le vase, met le gros bouquet dedans, puis vient à la chaise sur laquelle elle était assise. Elle ôte ses éperons, prend la chaise, la porte près de la console de gauche, y pose ses éperons. Elle redescend un peu en scène, puis se dirige vers le placard. Avant de jeter ses bouquets, elle a ôté son chapeau, qu'elle a mis sur la console de droite.) Le voilà, le succès et le mariage !... Papa me soi-

gnait, lui !... Papa me gâtait, ... papa me prenait par la main quand je sautais de mon cheval blanc, et il me présentait au public en faisant la roue... comme ça... Et il ramassait les bouquets; il en prenait un pour en laisser tomber trois... Et le public applaudissait... Et moi je saluais tout le temps avec des sourires à gauche, à droite. J'envoyais des baisers, on trépidait... alors papa essuyait une larme... C'était du délire... Tout le monde me faisait la cour... J'ouvrais des amoureux dans tous mes coffres... Et je restais vertueuse... C'était d'un effet !... Et papa n'aurait pas permis qu'on applaudît une autre femme que moi... Ah ! mais non... Tandis que M. Casimir... (Avec rage.) Ah ! il me le paiera... (ELLE va ouvrir le placard du fond pour prendre un costume; le Grand-Duc en sort.) Hein ! qu'est cela ?

LE GRAND-DUC. \*

Ne vous effrayez pas.

ANGÉLINA.

Monsieur !

LE GRAND-DUC.

Je suis le Grand-Duc. (Ils redescendent la scène.)

ANGÉLINA.

Permettez, monsieur; le Grand-Duc est dans la salle.

LE GRAND-DUC.

Pas du tout... j'étais dans le placard.

ANGÉLINA.

Il m'applaudissait tout à l'heure.

LE GRAND-DUC.

C'était mon secrétaire, qui est très-laid... Et il permet qu'on le prenne pour moi ! Je le mettrai à la porte.

\* Le Grand-Duc, Angéline.

(Se mettant à genoux.) Le Grand-Duc est à vos pieds, chérubin de la haute école.

ANGÉLINA, avec dignité.

Votre Altesse se méprend... je suis mariée...

LE GRAND-DUC, se levant.

Je m'y attendais.

ANGÉLINA.

Oui, mais moi, ça ne m'empêche pas d'être vertueuse.

LE GRAND-DUC.

Ne dis donc pas de bêtises.

ANGÉLINA.

Je vous prie, monseigneur, de ne pas me tutoyer.

LE GRAND-DUC.

Comment, duchesse, vous ne me permettez pas de rire?

ANGÉLINA.

Je vous le défends.

LE GRAND-DUC.

Alors, soyons sérieux... Madame. (Il ouvre un portefeuille.)

ANGÉLINA, vivement.

Monsieur ?

LE GRAND-DUC.

C'est un chèque.

ANGÉLINA.

Monseigneur, vous m'outragez !

LE GRAND-DUC.

Attends donc, tu ne connais pas le chiffre !

ANGÉLINA.

Monseigneur ! monseigneur ! ne me poussez pas à bout.



LE GRAND-DUC.

Le chèque te déplaît ? Ne te fâche pas, j'ai mieux à t'offrir.

## COUPLETS.

## I.

Au chèque tu n'es pas sensible ?  
 Alors c'est le chic qui te plaît.  
 Le chic nous rend irrésistible,  
 Le chèque permet d'être laid,  
 Mais moi, j'ai tout, je suis complet :  
 J'ai la fortune et le cachet ;  
 J'unis l'or à la beauté grecque ;  
 Je possède à la fois et le chic et le chèque.

## II.

Le ciel, en me donnant le chèque,  
 Pouvait me refuser le chic ;  
 Mais de Paris jusqu'à la Mecque  
 Passez ma vie à l'alambic.  
 On vous dira dans le public  
 Que j'ai l'or et la beauté grecque ;  
 Je possède à la fois et le chic et le chèque.

ANGÉLINA.

Tout ça veut dire ?

LE GRAND-DUC, lui prenant la taille.

Que tu peux m'aimer sans crainte.

ANGÉLINA, allant vivement à la sonnette.

Sortez, ou j'appelle ! \*

LE GRAND-DUC.

Le jeu de la sonnette... Tu veux me ruiner

ANGÉLINA.

Je vous ordonne de sortir !

\* Angéline, le Grand-Duc.

LE GRAND-DUC.

Ce serait la première fois.

ANGÉLINA, qui a pris vivement sa cravache sur la console.

Vlan ! (Elle lui cingle les jambes.)

LE GRAND-DUC, gagnant la gauche.

Hein?... Sapristi ! (Il s'arrête interdit.) \*

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CASIMIR.

En ce moment, Casimir, en costume de dompteur, ouvre la porte (premier plan de droite), et trébuche dans les bouquets.

CASIMIR.

On ne peut plus entrer ici !

ANGÉLINA, au Grand-Duc ahuri.

Mon mari ! Son Altesse le Grand-Duc !

CASIMIR, vivement et prenant le milieu. \*\*

Ah ! Monseigneur... je suis flatté... je suis extraordinairement flatté.

ANGÉLINA, bas, le frappant légèrement de sa cravache.

Pas tant que vous croyez.

CASIMIR.

Mais si... mais si... comment donc ?

LE GRAND-DUC, embarrassé.

Je venais... dans mon... dans mon enthousiasme...

CASIMIR, saluant.

Vous êtes trop bon !

ANGÉLINA, riant malicieusement et s'approchant un peu.

Le Grand-Duc venait vous demander l'autorisation

\* Le Grand-Duc, Angéline.

\*\* Le Grand-Duc, Casimir, Angéline.

d'entrer avec vous dans la cage des tigres. (Elle remonte vers la console de droite.)

LE GRAND-DUC.

Moi !

CASIMIR.

De grand cœur, monseigneur, de grand cœur. Je vous introduirai avec plaisir chez Balthasar, c'est le plus doux ; il voudra vous goûter.

LE GRAND-DUC.

Me goûter ?

CASIMIR.

Mais si vous ne lui plaisez pas, ce ne sera rien. Moi, j'en ai été quitte pour le mollet gauche... touchez... Que votre Altesse daigne toucher... c'est du coton. — Mais les princes sont peut-être meilleurs que le reste des humains et si Balthasar, — je l'appelle Balthasar à cause du festin qu'il s'est offert sur ma personne, — si Balthasar vous trouvait très-bon, tout y passerait.

LE GRAND-DUC.

Tout ? Je demande à réfléchir...

CASIMIR.

Je serai toujours aux ordres de votre Altesse.

Il remonte vers la console de gauche et s'occupe d'arranger son costume en se mirant dans la glace.

LE GRAND-DUC, allant à Angéline, à voix basse. \*

Tu seras à moi, quand je devrais y manger l'héritage de mes pères.

ANGÉLINA, riant.

Tout y passerait.

LE GRAND-DUC.

Eh bien, soit ! tout y passera.

\* Casimir, le Grand-Duc, Angéline.

ANGÉLINA, très-haut.

Monseigneur veut regagner sa loge.

CASIMIR, se retournant sans quitter sa place.

Oh ! que monseigneur ne manque pas mon entrée dans la cage... j'y suis superbe.

LE GRAND-DUC.

Tu seras à moi.

CASIMIR.

Qu'est-ce donc ?

ANGÉLINA.

Monseigneur qui vous tend la main.

LE GRAND-DUC.

Moi !

CASIMIR, se rapprochant.

Oh ! pardonnez-moi, monseigneur, pardonnez-moi, je suis trop flatté. (Le Grand-Duc est obligé de lui donner la main, qu'il presse avec énergie; Casimir retourne à sa place.)

LE GRAND-DUC, à Angéline, en sortant par le 2<sup>e</sup> plan de droite.

L'héritage de mes pères !

## SCÈNE VII.

CASIMIR, ANGÉLINA.

ANGÉLINA, allant vivement à Casimir.

Vous n'avez rien vu ?

CASIMIR

Non.

ANGÉLINA.

Vous n'avez rien compris ?

CASIMIR.

Non.

ANGÉLINA.

Pendant vous êtes mon mari ?

CASIMIR.

C'est peut-être pour ça !

ANGÉLINA.

Vous ne vous doutez pas que le Grand-Duc était là pour me séduire ?

CASIMIR, saisissant son fouet qu'il avait placé sur la console, faisant un bond, et se précipitant vers la porte.

Je vais le couper en deux.

ANGÉLINA, le retenant.

Il est bien temps !

CASIMIR, interloqué.

Comment, il est bien temps ?

ANGÉLINA, descendant à la scène.

Vous n'y êtes jamais !

CASIMIR, un peu en arrière.

Que veux-tu dire ?

ANGÉLINA.

J'ai été forcée de lui flanquer moi-même deux coups de cravache !

CASIMIR, respirant.

Ah !

ANGÉLINA.

Maintenant, le reste vous regarde.

CASIMIR.

Quoi, le reste ?

ANGÉLINA.

Envoyez l'histoire aux journaux.

CASIMIR.

Du scandale ?

ANGÉLINA.

Vous croyez donc que je suis vertueuse pour qu'on ne le sache pas ?

CASIMIR.

Si, mais les coups de cravache !...

ANGÉLINA.

Eh bien ! c'est ça, la vertu.

CASIMIR.

Certainement... ce n'est que ça.

ANGÉLINA, passant devant Casimir.

Ce n'est pas mon père qui aurait hésité.

CASIMIR.

Oh ! ton père !

ANGÉLINA, se retournant vivement.

Vous vous moquez de papa ?

CASIMIR.

Dieu m'en garde !

ANGÉLINA.

Si... si, moquez-vous de papa et de la vertu de sa fille.

CASIMIR, se contenant.

Je ne veux pas m'animer. J'ai besoin de tout mon sang-froid pour entrer dans la cage des bêtes.

ANGÉLINA, très-nerveuse, montant et descendant la scène.

Oui, je ne compte pas, moi, ce sont vos bêtes qui vous occupent.

CASIMIR.

Tu sais qu'elles ont de mauvais moments.

ANGÉLINA.

Ah ! du temps où vous étiez simple sous-préfet de Falaise...

CASIMIR, vive ent.

Oh! non... non... pas à présent! tu me feras cette scène-là ce soir, comme à l'ordinaire.

ANGÉLINA, en place.

Vous me jetez des fleurs tous les soirs.

CASIMIR.

Tant de fleurs qu'on m'a cru fou.

ANGÉLINA.

Fou, parce que vous m'aimiez ?

CASIMIR.

Ce n'est pas moi, c'est ma famille qui invoquait l'article 489.

ANGÉLINA.

Que dit cet article? je veux le savoir.

CASIMIR.

« Le majeur qui est dans un état habituel d'imbécillité... »

ANGÉLINA.

Imbécillité !

CASIMIR.

« Même avec des intervalles lucides... »

ANGÉLINA.

J'admets qu'une femme puisse rendre un homme fou.

CASIMIR.

C'est le même article.

ANGÉLINA, agitée.

Assez, monsieur, assez! — Avouez que vous regrettez de m'avoir épousée.

CASIMIR.

Non! mais reconnais que j'ai tout sacrifié en t'épousant.

ANGÉLINA.

Voilà le mot lâché. (Elle recommence à arpenter la scène de bas en haut, de plus en plus agitée.)

CASIMIR, commençant à s'énerver.

Calme-toi. Le temps est orageux, la panthère sera nerveuse.

ANGÉLINA.

Elle a le droit d'être nerveuse, la panthère! et moi... je ne l'ai pas...

CASIMIR.

Si, tu l'as.. et tu en abuses! (Angéline s'arrête et se contient.)

ANGÉLINA.

Votre brutalité me dispense de tout ménagement. Apprenez donc que depuis un mois je suis décidée à plaider en séparation.

CASIMIR.

Moi aussi... j'y suis décidé.

ANGÉLINA, allant prendre une liste dans le tiroir de la console de gauche.

J'ai une liste de mes griefs contre vous.

CASIMIR, tirant une liste qui était placée entre les boutons de son costume.

Moi aussi, j'en ai une.

ANGÉLINA, revenant près de Casimir, très-nerveuse.

177 articles! (Elle montre la liste.)

CASIMIR, de même et très-nerveux.

198.

JOSEPH, entrant, deuxième plan à droite.

On attend monsieur Casimir! \*

CASIMIR, ayant perdu la tête.

Pourquoi?

\* Angéline, Casimir, Joseph.



JOSEPH.

Pour entrer dans la cage.

CASIMIR, descendant la scène.

Ah! oui! pour entrer dans la cage... me voilà bien pour entrer dans la cage... J'y vais. (Joseph sort. — Casimir remonte et se dirige vers la sortie, deuxième plan à droite.)

ANGÉLINA, l'arrêtant.

177... et j'en ai sauté.

CASIMIR.

195... et il y a des numéros bis. (On frappe des pieds dans la coulisse droite jusqu'à la sortie de Casimir.)

JOSEPH, reparaisant à l'entrée.

Le public s'impatiente.

CASIMIR.

J'y vais! J'y vais! (Joseph sort.) Me voilà bien!

ANGÉLINA.

177!

CASIMIR.

195!

Il sort très-ému par le deuxième plan à droite. On entend des « Ah! ah! » de satisfaction. Rugissements de bêtes féroces.

## SCÈNE VIII.

ANGÉLINA, puis JOSEPH.

ANGÉLINA, seule, allant s'asseoir près de la console de gauche.

Oh! oui, nous nous séparerons... Oui. — Autrefois, quand il entrait dans la cage, je le suivais des yeux, je

l'encourageais du geste, et mon cœur faisait tic, tac, tic, tac!... Bête de cœur! va! Ah! oui, bête de cœur! (Applaudissements faibles dans la coulisse de droite.) Voilà qu'on l'applaudit.... faiblement.... bien faiblement.... Il fait les trois saluts avant d'entrer... toujours les mêmes! (Elle l'imité.) En allongeant le cou comme une cigogne... Puis il entre en souriant... (On entend des murmures de frayeur; elle s'arrête stupéfaite.) Qu'est cela? [Elle se lève et s'avance vers le milieu, du côté de la porte deuxième plan.] Que se passe-t-il? (Joseph entre bouleversé, traverse la scène et tombe assis sur la chaise où était Angéline.) Au nom du ciel, qu'est-il arrivé?

ANGÉLINA. \*

Joseph! je vous en supplie... Parlez, parlez.

JOSEPH.

Il s'est évanoui.

ANGÉLINA

Qui?

JOSEPH.

Casimir.

ANGÉLINA.

Dans la cage?

JOSEPH.

Avec les tigres, oui

ANGÉLINA.

Ciel!

JOSEPH.

Le voilà.

Applaudissements dans la coulisse à droite.

\* Joseph, Angéline.

## SCÈNE IX.

## LES MÊMES, CASIMIR.

Casimir entre, deuxième plan à droite, pâle et défiguré, soutenu par deux écuyers dont l'un porte le foust. — Joseph met la chaise au milieu ; Casimir s'assied. — Joseph prend le foust et le dépose sur la console de gauche.

ANGÉLINA, courant à lui.

Vivant ?

CASIMIR. •

Merci ! merci !

Les écuyers sortent.

ANGÉLINA. •

Tu t'es évanoui ?

CASIMIR, lançant des regards terribles. :

On s'évanouirait à moins.

ANGÉLINA.

Comment cela est-il arrivé ?

CASIMIR.

J'entre en souriant, gracieusement, élégamment, comme toujours. Je salue. (Il se lève pour faire le mouvement de saluer. Joseph remet la chaise en place.) La tête me tourne ! je ne sais pas ce qu'il y avait là... je glisse... je m'allonge sur le dos de Balthasar, qui bondit, et je roule à terre... je roule !

ANGÉLINA.

Grand Dieu ! Et tes bêtes ?

CASIMIR, avec désespoir.

Mes bêtes ? Elles m'ont léché.

ANGÉLINA.

Ah !

Joseph, Casimir, Angéline.

CASIMIR.

Léché avec affection... devant trois mille spectateurs!  
Pas un coup de dents, pas un! au contraire, de la  
tendresse.

ANGÉLINA.

Est-ce possible?

CASIMIR.

Voyez-vous des bêtes féroces qui embrassent leur  
dompteur... en public?... Un revolver! Donnez-moi  
un revolver. (Il remonte et descend la scène, suivi dans ses mouvements  
par Joseph et Angéline.)

ANGÉLINA.

Casimir!

JOSEPH.

Monsieur Casimir!

CASIMIR.

Non, non!.. laissez-moi, je suis déshonoré... désho-  
noré...

## SCÈNE X.

LES MÊMES, SOTHERMANN, LE DEUXIÈME  
RÉGISSEUR, UN CLOWN.

LE DEUXIÈME RÉGISSEUR et LE CLOWN, accourant enthousiasmés.

Ah! superbe!.. superbe!.. superbe!

CASIMIR, stupéfait. \*

Quoi, superbe?

LE DEUXIÈME RÉGISSEUR.

Comme c'est joué!

CASIMIR.

Quoi?

\* Angéline, Sothermann, deuxième Régisseur, Casimir, Clown, Joseph.

LE CLOWN.

Comme vous aviez bien l'air évanoui!... et comme vos bêtes avaient l'air de vous lécher!

CASIMIR.

Hein?

LE DEUXIÈME RÉGISSEUR.

Comme c'est joué!.. C'est d'un effet... (Bravos dans la coulisse.)

LE CLOWN.

Le public est dans le délire!

LE DEUXIÈME RÉGISSEUR.

Vous entendez? (Bravos plus prononcés et cris de *Bis! Bis!* dans la coulisse de droite.)

CASIMIR.

Qu'est-ce qu'ils ont?

LE DEUXIÈME RÉGISSEUR.

Ils crient *bis!*

LE CLOWN.

Bis avec frénésie.

CASIMIR, descendant à la scène un peu vers la gauche.

Comment, *bis*? Ils veulent que je recommence?

LE DEUXIÈME RÉGISSEUR.

Vous ne pouvez refuser cela.

LE CLOWN.

Vous ne pouvez vous soustraire à l'ovation qu'on vous prépare. (Les bravos et les cris cessent.)

CASIMIR.

Permettez!

SOTHERMANN.

Allez donc! Toutes les dames vont vous jeter leurs mouchoirs.

CASIMIR, allant à Sothermann, qui est presque contre la console de gauche.

Toutes les dames vont me jeter ?.. J'y vais.

Il se dirige vers la porte, deuxième plan de droite, et est arrêté par Angéline, qui est remontée par devant Sothermann, Casimir et le deuxième Régisseur.

ANGÉLINA. \*

Casimir, tu ne feras pas cela !

CASIMIR.

Si le public l'exige !

ANGÉLINA.

Songe à ta femme ! (Les braves et les *bis* recommencent plus fort.)

CASIMIR, s'arrachant des bras d'Angéline, qu'il fait passer à sa droite, et sortant d'un pas noble et résolu.

Le public s'impatienté !

LE DEUXIÈME RÉGISSEUR et LE CLOWN.

Bravo ! bravo ! bravo ! (Ils sortent derrière Casimir, ainsi que Joseph.)

## SCÈNE XI.

SOTHERMANN, ANGÉLINA.

SOTHERMANN, regardant Angéline.

Elle reste !

ANGÉLINA, sur le devant, à droite; elle gagne la gauche tout en parlant.

Je l'ai supplié, je lui ai dit : « Songe à ta femme ! » Ça l'a fait partir... Mariez-vous donc ! Je suis bien sotté de m'inquiéter ainsi ! Ça l'amuse !.. Eh bien ! ça m'amuse aussi... Ah ! ah ! ah ! ah ! (Elle rit nerveusement, puis devient inquiète.) Est-il entré ?

SOTHERMANN. \*\*

Il entre... Il est entré !

ANGÉLINA.

Ah !.. (Ils retiennent leur souffle.) Ça se passe-t-il bien ?

\* Sothermann, deuxième Régisseur, Casimir, Angéline, Joseph, Clown.

\*\* Angéline, Sothermann.

SOTHERMANN.

Ça se passe bien.

ANGÉLINA.

Ah ! tant mieux !

SOTHERMANN.

Il sort... On l'accable de bouquets... Les dames lui jettent leurs mouchoirs... (Il vient à Angéline et lui répète :) Les dames lui jettent leurs mouchoirs. (Les femmes applaudissent dans la coulisse droite en disant : « Bravo, bravo. »

ANGÉLINA, changeant de ton subitement et gagnant la droite.

Et vous croyez qu'il serait possible maintenant de vivre avec cet homme-là ? Ah ! non ! par exemple !

SOTHERMANN, à part.

Quel espoir !... [Applaudissements chaleureux des mains et des pieds dans la coulisse droite. — Rappel de Casimir. — Celui-ci, qui a paru, retourne dans la coulisse, puis revient en scène.]

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, CASIMIR JOSEPH, LES ÉCUYERS.

Casimir entre surchargé de bouquets, de couronnes et de mouchoirs de dentelles. Il salue avec un petit air modeste qui rehausse son triomphe. Angéline ne bronche pas, à droite. Sothermann débarrasse Casimir des bouquets et autres objets, qu'il place sur la console de gauche, puis sort avec les écuyers et Joseph. Celui-ci a profité de son entrée en scène pour ramasser les bouquets qui étaient à terre devant la porte de la loge de Casimir, et les a mis sur la console de droite.

CASIMIR.

Merci, mes amis, merci !... merci ! — Elles ne m'ont pas léché, elles m'ont tiré la langue... l'effet a été le même. — Eh bien, Angéline, tu ne me dis rien ?

ANGÉLINA. \*

Que vous dirais-je ?... Vous faut-il aussi mon mou-

\* Casimir, Angéline.

choir ? . . . Tenez, le voilà. (Elle lui jette son mouchoir en passant devant lui et va vers la porte, premier plan à gauche. — En sortant.) Cabotin !

CASIMIR, seul.

Charmante petite femme ! . . . Ah ! oui, nous plaiderons, oui ! Charmante petite femme ! — Et je me suis expatrié pour elle ! . . . Je me suis brouillé avec toute ma famille pour elle ! . . . Pour elle je suis entré dans les tigres ! Quel exemple pour la jeunesse ! Me voilà uni pour la vie à une femme indomptable . . . Indomptable !

### COUPLETS.

#### I.

J'ai dompté trois ours à la fois,  
 J'ai dompté lions et panthères ;  
 En jouant, j'ai passé mes doigts,  
 J'ai passé mes doigts dans leurs épaisses crinières.  
 Eh bien ! malgré tout ça . . .  
 Je n'ai jamais pu parvenir  
 A dompter madam' Casimir.

#### II.

Sur la trompe des éléphants  
 Bien souvent j'ai fait l'acrobate ;  
 J'ai charmé d'énormes serpents,  
 Qu'à mon cou j'enroulais en guise de cravate.  
 Eh bien ! malgré tout ça . . .  
 Je n'ai jamais pu parvenir  
 A dompter madam' Casimir !

Mais j'ai le succès, heureusement ! je le tiens, le succès . . . et j'aurai la fortune . . . c'est une compensation.  
 (Appelant.) Gobson ! Gobson !



## SCÈNE XIII.

CASIMIR, GOBSON.

GOBSON, entrant de droite, deuxième plan.

Monsieur le directeur !

CASIMIR.

Faites imprimer trois mille affiches immenses, et mettez en grosses lettres : « Ce soir, le célèbre... » non, « l'illustre dompteur Casimir s'évanouira deux fois dans la cage des tigres, et trois fois sur le dos du terrible Balthasar. »

GOBSON, froidement.

Non, monsieur le directeur, je n'annoncerai pas cela.

CASIMIR.

Vous n'annoncerez pas ?...

GOBSON.

Vous n'entrerez plus dans la cage des tigres.

CASIMIR.

Après le triomphe que je viens d'obtenir ?

GOBSON, lui remettant un papier.

Voici la copie d'un petit papier qui vous sera signifié, demain, par ministère d'huissier.

CASIMIR, lisant.

« Le vingt-deux... »

GOBSON,

Ici !

CASIMIR,

... Attendu que le sieur Casimir, en entrant dans la » cage des bêtes féroces, expose chaque soir sa vie... » Elles me lèchent !... « qui est le seul gage de ses créan- » ciers... » Comment, le seul gage ?... Eh bien ! et mon cirque ?

GOBSON.

Continuez.

CASIMIR.

« ... Attendu qu'on ne peut arguer que les créances » seraient payées par la succession, car les reprises de » la veuve absorberaient le tout et au delà... » Qu'est-ce que ça veut dire ?

GOBSON.

Cela veut dire que vous êtes le chef de la communauté. Tant que vous vivez, le cirque vous appartient, vous pouvez le céder ou payer sur les bénéfices. Si vous étiez mangé, le cirque appartiendrait à madame Casimir ; comprenez-vous ?

CASIMIR.

Parfaitement. (Il reprend sa lecture.) « Attendu conséquem- » ment que la mort du sieur Casimir ruinerait les es- » pérances de ses créanciers et ne profiterait qu'à sa » veuve... » Ce n'est pas gai, ce que vous me faites lire là. Après un pareil succès !

GOBSON.

Continuez.

CASIMIR.

« Lui interdisent formellement d'entrer dans la cage » des fauves, avant complète libération de ses créan- » ciers. » \* Mais c'est indigne ! Ils veulent me ruiner pour que je les paie ?

GOBSON.

Vous pourriez céder votre cirque.

CASIMIR. \*\*

Jamais ! Jamais !

\* Gobson, Casimir.

\*\* Casimir, Gobson.

GOBSON.

En paiement. Alors, vous vous engageriez et vous pourriez entrer dans la cage tout à votre aise.

CASIMIR. \*

Jamais ! Jamais ! Jamais ! Je veux être mangé pour mon compte.

GOBSON.

Cependant, si vous n'avez plus l'argent nécessaire.

CASIMIR.

Je vais rassembler mes créanciers. (Il remonte.)

GOBSON.

Il n'y en a qu'un.

CASIMIR.

Ce sera plus facile, je lui parlerai.

GOBSON.

C'est moi.

CASIMIR, s'arrêtant.

Vous ?

GOBSON.

Oui.

CASIMIR, redescendant.

Vous, mon régisseur et mon ami ?

GOBSON.

Il n'y a pas de régisseur, il n'y a pas d'ami en affaires.

CASIMIR.

C'est bien, monsieur, combien vous dois-je ?

GOBSON.

Sept mille francs au boucher, trois mille au vétérinaire, deux mille de son et carottes...

CASIMIR.

Le total ? Le total ?

\* Gobson, Casimir.

GOBSON.

Cinquante-deux mille francs.

CASIMIR, il saute à la gorge de Gobson, l'enlève et le fait passer de l'autre côté.

Vous osez?...

GOBSON.

Mes créances sont en règle.\*

CASIMIR, le lâchant.

Alors... vous êtes un voleur.

GOBSON.

Si vous faites des allusions blessantes !

CASIMIR, toujours furieux.

Sortez !

GOBSON, remontant.

J'entends être payé immédiatement.

CASIMIR

Vous le serez !

GOBSON.

Ou je fais tout saisir demain, comme c'est mon droit.

CASIMIR.

Voilà un an que tu me voles, misérable, pour me prendre mon cirque...

GOBSON.

Monsieur ?

CASIMIR, le menaçant.

Ma salle est pleine et ma caisse est vide... parce que mes recettes passent dans ta poche.

GOBSON, effrayé.

Calmez-vous, vous allez avoir un coup de sang.

CASIMIR, hors de lui.

Tu m'interdiras aussi d'avoir des coups de sang ! J'en aurai si je veux, entends-tu ? Va-t-en ! (il saisit la chaîne

\* Casimir, Gobson.

qui est près de la console et la lance à la tête de Gobson, qui l'attrape au passage.)

G O B S O N.

Demain tout sera saisi. (Il sort, deuxième plan à droite.)

#### SCÈNE XIV.

CASIMIR puis JOSEPH.

C A S I M I R.

Fripon! canaille! scélérat!... Tu veux me ruiner. Tu veux ruiner ma femme. Tu veux nous mettre sur la paille. Et tu crois que l'existence serait possible avec madame Casimir sur la paille! Non! Non! Ah! tu n'aurais rien si j'étais mangé... Eh bien, tu n'auras rien. (Il va à la console de gauche et sonne, puis descend à la gauche de la scène.) Je ne serai pas mangé et tu n'auras rien... J'ai déjà fait plusieurs bêtises! La première en devenant dompteur! La deuxième en épousant une écuyère de la haute école! La troisième... voilà une occasion de les effacer toutes.

J O S E P H, entrant.\*

Monsieur le directeur a sonné?

C A S I M I R.

Tu m'es dévoué?

J O S E P H.

Oh! oui, monsieur.

C A S I M I R.

Si je te confiais un secret terrible?

J O S E P H.

Monsieur pourrait être tranquille!

C A S I M I R. (Ils sont l'un près de l'autre et regardent autour d'eux s'ils sont bien seuls.)\*\*

Je le sais. Tu diras que tu m'as vu sortir très-ému,

\* Casimir, Joseph.

\*\* Joseph, Casimir.

pour aller chez mon avoué, qui demeure sur la Cannebière.

JOSEPH.

Bien, monsieur.

CASIMIR.

Un moment après, tu viendras raconter tout effaré que dans mon trouble j'ai marché de travers et que l'illustre Casimir a disparu... sous les bateaux.

JOSEPH, effrayé.

Monsieur veut se jeter?...

CASIMIR.

Mais non ! si je voulais me jeter, je n'aurais pas besoin de toi. Je resterai caché dans ce cabinet...

Il passe devant Joseph et va vers la porte, premier plan à droite.

JOSEPH, riant.

Ha ! ha ! ha !

CASIMIR, continuant.

Jusqu'à ce que tout le monde soit parti. Alors jem'échapperai avec une fausse barbe pour prendre le premier bateau... je m'en irai dans une île déserte... pas tout à fait déserte.

JOSEPH.

Ha ! ha ! ha ! Je comprends !

CASIMIR.

Tu n'auras pas cet air-là pour annoncer la nouvelle ?

JOSEPH.

Ah ! que monsieur ne s'inquiète pas ; je hurlerai. (Pleurant.) Aho ! aho !

CASIMIR.

Tais-toi... tu commences trop tôt ! Ma femme!.. Va-t-en.

Angéline entre, premier plan à gauche.

JOSEPH, riant en sortant par le deuxième plan à droite  
 Oui, monsieur. Ah ! ah ! ah !

## SCÈNE XV.

ANGÉLINA, CASIMIR.

ANGÉLINA.

On est bien joyeux ici.

Elle se dirige vers le placard du fond, l'ouvre, prend un costume, puis une chaise qui se trouve près du placard, apporte la chaise en face de la console de gauche, pose la robe dessus, et au moment où elle va retourner au placard, Casimir parle.

CASIMIR, regardant Angéline.

Puisque nous devons nous séparer...

ANGÉLINA, gravement.

Vous comprenez qu'après ce qui s'est passé entre nous, je ne peux plus m'habiller ici. Je viens chercher les effets qui m'appartiennent.

Elle fait un mouvement vers le placard.

CASIMIR.

C'est inutile, c'est moi qui vais partir.

ANGÉLINA, s'arrêtant.

Ah !

CASIMIR.

Nous nous séparerons à l'amiable.

ANGÉLINA.

Ça ne suffit pas.

CASIMIR.

Rassurez-vous ! Je ferai bien les choses : vous serez veuve.

ANGÉLINA, stupéfaite.

Veuve !

CASIMIR.

Officiellement, pour le public.

ANGÉLINA.

Pour le public ?

CASIMIR.

Je regrette de ne pouvoir te donner ce plaisir plus complet.

ANGÉLINA.

Je n'en demandais pas tant.

CASIMIR.

C'est nécessaire.

ANGÉLINA.

Parce que ?... parce que ?...

CASIMIR.

Parce que si je ne disparaissais pas ce soir... un coquin, nommé Gobson...

ANGÉLINA.

Gobson ?

CASIMIR.

L'aimable Gobson fera saisir demain ce cirque.

ANGÉLINA.

Le cirque de ma mère !

CASIMIR.

Le cirque de ta mère, que je tiens à te laisser entier, et je n'ai que ce moyen, violent dans la forme... Tu auras la bonté de porter mon deuil.

ANGÉLINA.

N'en doute pas. (A part.) C'est égal, ça me fait quelque chose. (Haut.) Et toi, que deviendras-tu ?

CASIMIR.

Je voyagerai... Je te prierai aussi, quand on annoncera mon accident, de m'honorer de quelques sanglots... pour la vraisemblance.



ANGÉLINA.

J'essaierai.

CASIMIR.

Il faudrait aussi me trouver quelques qualités... Les femmes en trouvent généralement à leurs maris dans ces moments là.

ANGÉLINA, passant par devant Casimir.

J'essaierai.

CASIMIR. \*

Merci ! (Après une pensée.) Mais saurais-tu ?.. voilà, saurais-tu ?

ANGÉLINA.

Tu en doutes ? eh bien, juge !

DUO.

CASIMIR.

Soit ! auparavant que je meure,  
Montre-moi comment tu feras,  
Comment dans une heure  
Tu me pleureras.

ANGÉLINA.

Va, tu peux calmer tes alarmes  
Et partir content.  
Je vais te donner à l'instant  
Un échantillon de mes larmes.

CASIMIR.

Allons donc, ne plaisante pas !  
Car il s'agit de mon trépas.

ANGÉLINA.

Quand on m'apprendra l'accident,  
Je m'affaisserai sur moi-même ;  
J'aurai ma crise, en m'écriant :  
« Ah ! ciel ! Je perds tout ce que j'aime ! »

\* Casimir, Angéline.

ASIMIR.

La foule alors viendra vers toi,  
Te disant : « Calmez-vous, madame. »

ANGÉLINA.

Je reprendrai, tout en émoi :  
« Vous venez de me briser l'âme. »

CASIMIR.

C'est cela ! Bien joué ! ma foi !  
C'est du drame, du drame.

## COUPLETS.

ANGÉLINA.

## I.

Je l'aimais tant, ce grand dadais,  
Que, si je tourmentai sa vie,  
Ce fut parce que je souffrais  
D'une infernale jalousie.  
Mais, s'il m'arrivait le matin  
D'assombrir son front d'un nuage,  
Le soir venu, d'un tour de main,  
Je savais dissiper l'orage !

CASIMIR, avec émotion.

Quel accent !.. son émotion  
Me gagne et je me sens tout drôle !

ANGÉLINA, lui donnant une petite tape sur l'épaule.

Monsieur...

C'est une répétition ;  
J'apprends tout simplement mon rôle.

## II.

A la distinctio d'un roi  
Il joignait l'esprit d'un poète ;  
Il avait ce je ne sais quoi  
Qui grise et vous monte à la tête.

Pour revoir cet homme charmant,  
 Pour qu'à ma voix sa voix réponde,  
 Sans effroi j'irais à l'instant  
 Le retrouver dans l'autre monde !

CASIMIR.

Quel accent ! son émotion  
 Me gagne et je me sens tout drôle !

ANGÉLINA.

Monsieur...

C'est une répétition ;  
 J'apprends tout simplement mon rôle.  
 Un peu émue.

Alors, nous ne nous verrons plus ?

CASIMIR, ému aussi, un peu au-dessus d'elle.

Si, madame ! si ! Quant tout le monde sera parti, je vous ferai mes adieux... Mais en ce moment je trébuche sur les bords du canal... (Angéline essuie une larme.)  
 Qu'avez-vous ?

ANGÉLINA.

Moi, rien ! Je m'exerce !

CASIMIR, de même.

Ah !

ANGÉLINA.

Et vous ?

CASIMIR.

Moi, je m'exerce aussi...

ANGÉLINA ; ils sont émus tous deux et se tiennent les mains.

On a beau se détester...

CASIMIR.

Ça n'empêche pas de s'aimer ! — Mais en ce moment, je dois être au fond du canal.

ANGÉLINA.

Ah ! c'est dans le canal ?

CASIMIR, la quittant et passant devant elle.

Oui. Adieu!

ANGÉLINA.\*

Tu me donneras de tes nouvelles?

CASIMIR, revenant à elle.

Je te le jure. (Il la quitte de nouveau.)

ANGÉLINA.

Casimir! C'est pour rire au moins?

CASIMIR, revenant un peu.

Comment, si c'est pour rire? Certainement, c'est pour rire!.. Sapristi, si ce n'était pas pour rire!.. (Pleurant à moitié.) Je crois bien que c'est pour rire! (Il entre dans le cabinet, 1<sup>er</sup> plan à droite.)

## SCÈNE XVI.

CASIMIR, ANGÉLINA, LE GRAND-DUC,  
puis SOTHERMANN, GOBSON, ÉCUYERS, ÉCUYÈRES.

ANGÉLINA.

Alors, il en prend son parti comme ça! — Adieu, madame!.. Vous tenez peut-être à moi au fond, peu m'importe! Il y va de vos intérêts commerciaux. — Oh! ce serait trop facile! Et j'accepterais!.. Eh bien, oui, je l'accepterai. Allons, allons! du sang-froid! (Voyant le Grand-Duc entrer.) beaucoup de sang-froid!

LE GRAND-DUC, entrant, 2<sup>e</sup> plan à gauche.

Me voilà, moi.

ANGÉLINA.

Ah! vous voilà, vous. Je vous attendais!

\* Angéline, Casimir.

LE GRAND-DUC.\*

Ton mari paraissait te gêner... On m'a dit qu'il était sorti...

ANGÉLINA.

Ah! Et vous revenez tranquillement, avec votre chic et votre chèque. Eh bien! qu'est-ce qu'il vous faut?

LE GRAND-DUC.

Eh bien, je veux t'emmenner souper.

CASIMIR, derrière les rideaux placés à la porte de son cabinet et vu seulement du public.

C'est gênant de ne pas être vivant dans ces moments-là!

ANGÉLINA.

Souper, comme ça, en tête-à-tête, seule avec vous?

LE GRAND-DUC.

Si ça peut te faire plaisir, emmenons ton mari; il y en a que ça flatte. (Angéline lui donne un soufflet, passe devant lui et sort 1<sup>er</sup> plan à gauche.)

CASIMIR, passant la tête.

Je pourrai donc partir tranquille. (Il rentre dans le cabinet.)

LE GRAND-DUC, seul, se frottant la joue.

Je sens maintenant que c'est de l'amour! Oh! cette femme, je la suivrai au bout du monde. Tant pis pour mes aïeux! (Il sort, 2<sup>e</sup> plan à gauche. — La représentation est terminée. — Les Écuyers, Écuyères, etc., entrent joyeusement du 2<sup>e</sup> plan de droite et tiennent toute la scène.)

## FINALE.

CHŒUR:

Gloire au grand Casimir!  
Honneur à son courage!  
Il a pu sans frémir

\* Le Grand-Duc, Angéline, Casimir dans le cabinet.

Sans trembler, sans pâlir,  
 Ce soir s'évanouir  
 Dans sa terrible cage !  
 Ce succès merveilleux,  
 Constaté par la presse,  
 Va remplir notre caisse  
 Qui résonnait le creux !  
 Gloire au grand Casimir !

JOSEPH, *entrant de droite 2<sup>e</sup> plan, la mine effarée, et venant au milieu de la scène.*

Ah ! mes amis, mes amis, quel malheur !

CHŒUR.

Expliquez-vous ; d'où vient votre pâleur ?

SOTHERMANN, *qui est entré en même temps que Joseph du deuxième plan à gauche.\**

Quel accident ?

GOBSON.

Un accident ? Parlez !

CHŒUR.

Parlez !

GOBSON.

Dites-nous ce que vous savez

JOSEPH.

Quel accident fatal !

Notre malheureux maître  
 Vient, au fond du canal,  
 Hélas ! de disparaître.

La foule est encor là ;  
 Sur la rive elle montre  
 L'endroit où l'on trouva  
 Ses habits et sa montre !

GOBSON.

O désespoir, rage et fureur !  
 On a noyé mon débiteur !

\* Sothermann, Joseph, Gobson.

SOTHEMANN.

Chut! silence! Voici la veuve!

Tout le monde remonte pour dégager les portes de droite et de gauche, premier plan. A l'exception d'Angéline et de Joseph, tous croient à la réalité de l'accident.

Cachons l'affreuse vérité!

Angéline entre par la gauche, traverse la scène par devant tous les personnages, va prendre la chaise qui était près de la console de droite et qu'un écuyer a un peu avancée à la scène; elle la met à peu près au milieu, vers la droite, et se prépare à jouer sa petite comédie.

ANGÉLINA.

Casimir?

SOTHEMANN, affectant la gaieté.

Ah! que ce soir la lune est belle!

ANGÉLINA, à part.

Comment m'évanouir, s'ils ne me disent rien?

SOTHEMANN et les autres, riant.

Amis, le plaisir nous appelle.

ANGÉLINA.

A votre air sombre je vois bien  
Que vous me cachez quelque chose.

SOTHEMANN.

Nous chantons!

ANGÉLINA.

De ces chants je veux savoir la cause.

SOTHEMANN.

On chante sans savoir pourquoi!

ANGÉLINA.

O malheureuse, je devine!

Casimir?...

Le Grand-Duc rentre par la gauche, deuxième plan.

SOTHEMANN.

Hélas! oui...

ANGÉLINA.\*

Soutenez-moi!

Elle s'évanouit, tombe et appuie sa tête sur la chaise qu'elle a préparée.

CASIMIR, à part, derrière le rideau, et va seulement du public. (Parlé.)

Très-bien! très-bien!

SOTHERMANN et LE GRAND-DUC.

Dans son trouble elle est divine!

Sothermann prend un petit flacon que lui donne le Grand-Duc et le fait respirer à Angéline. Deux on trois femmes se sont approchées d'elle.

CASIMIR. (Parlé.)

Très-bien!

ANGÉLINA, revenant à elle et se relevant tout doucement.

Ai-je révé? L'horrible cauchemar!

Il déchire mon cœur; il le brise, il le broie!

Je voudrais être au Malabar,

Où, quand un mari meurt, on fait un feu de joie.

Nous ne montons pas, nous, sur un bûcher ardent.

Quand Angéline est relevée, chacun s'éloigne. Personne près de la porte de droite où est Casimir.

CASIMIR. (Parlé.)

Très-bien! très-bien!

ANGÉLINA

Nous méprisons ce fanatisme,

Et nous avons en Occident

Un autre genre d'héroïsme!

Très-gaiement et en secouant avec son mouchoir la poussière de sa robe.

Ne parlons plus de Casimir,

Et ne songeons qu'à l'avenir.

Le cirque appartient à la veuve:

Préparons une affiche neuve.

Joseph va au deuxième plan à droite chercher une table sur laquelle il y a des affiches et tout ce qu'il faut pour écrire. Gobson prépare l'affiche; tout le monde entoure la table; le Grand-Duc et Sothermann causent ensemble, ainsi

\* Le Grand-Duc, Sothermann, Joseph, Gobson, Angéline, Casimir.



que plusieurs écuyers et écuyères. La table est au deuxième plan, au milieu de la scène.

## ENSEMBLE.

BOTHEWMANN, LE GRAND-DUC, GOBSON.

Ah! quel courage elle a!  
C'est une forte femme;  
Elle pense déjà  
À son nouveau programme.

CASIMIR.

Comment, déjà, déjà?  
Mais on pleure, madame,  
Un peu plus que cela;  
Vous manquez au programme.

Casimir furieux ouvre un peu trop la porte; Angéline s'en aperçoit et se précipite pour la fermer.

ANGÉLINA, bas.

Prends garde! ils sont tous là.

CASIMIR.

Mais on pleure, madame  
Un peu plus que cela;  
Vous manquez au programme.

Pleurez

ANGÉLINA.

On verrait que je mens.

CASIMIR.

Elle a raison. Ta main?

ANGÉLINA.

Prends vite!

CASIMIR.

Elle est petite!

ANGÉLINA.

Il avait de si bons moments!

CASIMIR.

Elle avait bien des agréments!

On s'approche. — Elle referme vivement la porte.

ANGÉLINA.

Le cirque appartient à la veuve :

Préparons une affiche neuve!

LE CHŒUR.

Vive madam' Casimir!

Vive notre directrice!

Sort propice!

Sans frémir,

Elle songe à l'avenir...

Vive madam' Casimir!

Entre les deux reprises de ce chœur tout le monde crie : « Vive Madame Casimir ! »

---

## ACTE II

En Corse.— Un carrefour, à Bastia.— A gauche, tenant le premier et le deuxième plan, hôtel du *Lion-d'Or*. — Au-dessus de la porte, une enseigne : « Au Brave Corse. » Au coin, face au public, une autre enseigne pendante, sur laquelle est peint un lion d'or, avec ces mots, en exergue : « Hôtel du Lion-d'Or. » A droite, tenant le premier et le deuxième plan, une maison, sur laquelle est écrit : « Annexe du Lion-d'Or. » — Du même côté, troisième plan, couloir de boutique de jouets d'enfants, avec cette enseigne : « Aux Bons Enfants de Bastia, » bien en vue du public. Puis, rue d'un plan et demi. Vers le cinquième plan, fond de place publique. — A gauche, coulisses de ville. — A l'avant-scène, extrémité droite, une table et quatre chaises. — Sur la table, un journal : *Le Phare à feux tournants*. — A l'hôtel, porte à deux battants. — Sur l'un des battants, un clou à crochet pour suspendre un écriteau, sur lequel il y a : « Fermé pour cause de mariage. »

### SCÈNE PREMIÈRE.

SÉRAPHINA, COLOMBA, LYDIA, PÉTRONILLA,  
puis PICASSO, INVITÉS DE LA NOCE.

Les chœurs sont en scène au lever du rideau. Trois choristes sont assis à la table ; l'un d'eux lit le journal. Les autres sont debout et regardent l'auberge. — Les quatre demoiselles d'honneur sont devant les chœurs. On descend pour attaquer. — On remonte chaque fois pour dire : Allons, la belle, on vous attend.

### INTRODUCTION.

CHŒUR.

On célèbre le mariage  
De la belle Ninetta,  
La fille la plus sage,  
La perle de Bastia !

SÉRAPHINA.

La mariée à sa toilette  
S'attarde trop, la coquette!

COLOMBA.

Allons ! la belle, on vous attend.

LYDIA.

Allons, la noce est prête.

PÉTRONILLA.

Venez, venez à l'instant.

LE CHŒUR.

La noce est prête,  
On vous attend.  
On célèbre le mariage  
De la belle Ninetta,  
La fille la plus sage,  
La perle de Bastia.

SÉRAPHINA.

Quel est ce nouvel arrivant,  
Qui s'avance en se dandinant ?

PÉTRONILLA.

C'est Picasso, qui vient de faire  
Son service au régiment.

Picasso entre par la gauche, troisième plan, et descend au milieu, en donnant des poignées de main à tout le monde. Les choristes qui étaient assis se lèvent — Antonio ronge la table tout à fait contre la maison.

COLOMBA.

Ah ! monsieur Picasso, c'est donc vous que voilà !

PICASSO.\*

Eh ! oui, c'est moi ; comment se porte Ninetta ?

\* Lydia, Pétronille, Picasso, Colomba, Séraphine.

## COUPLETS.

## I.

Parti depuis trois ans,  
 Je reviens bien content  
 D'avoir fini mon temps.  
 Mon temps au régiment.  
 J'étais dans les dragons ;  
 Les dragons ont du bon :  
 Je reviens sans galons.  
 Mais l'orgueil de mon escadron

LE CHŒUR.

Il était aux dragons ;  
 Les dragons, ont du bon :  
 Il revient sans galons,  
 Mais l'orgueil de son escadron

P I C A S S O .

## II.

Je rapporte en rentrant  
 Un cœur chaste et constant,  
 Car je fus méprisant  
 Pour les bonnes d'enfant.  
 J'étais dans les dragons ;  
 Les dragons ont du bon :  
 Je reviens sans galons,  
 Mais l'orgueil de mon escadron.

LE CHŒUR.

Il était aux dragons ;  
 Les dragons ont du bon :  
 Il revient sans galons,  
 Mais l'orgueil de son escadron.

P I C A S S O , remontant un peu et regardant les assistants qui ont des bouquets  
 à leurs boutonnières.

Eh mais ! on est en fête :  
 Qui donc se marie aujourd'hui ?

PÉTRONILLA.

Ah! s'il savait ce qui s'apprête,  
 Quel désagrément pour lui!

Les demoiselles d'honneur hésitent à lui dire qui se marie; elles se poussent le coude puis finissent par le lui dire toutes ensemble.

COLOMBA.

Dis-le lui, toi.

LYDIA.

Dis-le lui.

TOUTES.

C'est Ninetta Galetti!

PICASSO.

Ciel, c'est Ninetta Galetti!  
 Je suis anéanti!

CHŒUR.

On célèbre le mariage  
 De la belle Ninetta,  
 La fille la plus sage,  
 La perle de Bastia!  
 Ce pauvre Picasso!  
 Ah! le voilà tout sot.

Les chœurs entrent dans l'hôtel, les demoiselles d'honneur restent en scène, ainsi que Picasso, tout interdit.

COLOMBA.

Voici la mariée.

LYDIA.

Que va-t-il se passer?

SÉRAPHINA.

Soutenons Picasso.

PÉTRONILLA.

Nous soutiendrons Ninetta.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, NINETTA.

NINETTA, entrant par la gauche et venant à Picasso.

Picasso ! Picasso de retour ! Picasso ! mon petit Picasso !

PICASSO, la repoussant.\*

Laisse-moi tranquille.

SÉRAPHINA.

Ils ne s'évanouissent pas !

COLOMBA.

Laissons-les s'expliquer.

SÉRAPHINA.

Et allons chercher le fiancé ; on le garde à vue.

Elles sortent en courant par le troisième plan à gauche.

## SCÈNE III.

NINETTA, PICASSO.

NINETTA.

Picasso !

PICASSO.

Perfide ! comment, c'est vrai ? tu te maries ?

NINETTA.

Écoute-moi, Picasso...

PICASSO.

Tu te maries ?

NINETTA.

Ce n'est pas ma faute.

\* Lydia, Pétronilla, Ninetta, Picasso, Colomba, Séraphina.

PICASSO.

On t'a embrassée devant témoin ?

NINETTA.

C'est encore plus grave.

PICASSO.

Quoi donc ?

NINETTA.

Un jour... à table, un jeune homme a bu dans mon verre; alors...

PICASSO.

Comment, pas ta faute ?

NINETTA.

J'ai été compromise !

PICASSO.

On a abusé de ton innocence ?

NINETTA.

Oh ! non. Ce ne serait rien, cela.

PICASSO.

Je sais. En Corse, quand on boit dans le verre d'une jeune fille, paf ! on est pincé. Il paraît que ça dit tout.

NINETTA.

Alors, le lendemain, mon père, mon oncle et mes frères sont allés le trouver...

PICASSO.

Pour lui dire : « Vous êtes fiancé à Ninetta. »

NINETTA.

« A quand la noce ? »

PICASSO.

Est-il plus bel homme que moi ? »



NINETTA.

Ce n'est pas le même genre. C'est un étranger.

PICASSO.

Un étranger ! Dès qu'il en arrive un dans l'île... Et nous restons pour compte. D'où vient-il ?

NINETTA.

De Falaise.

PICASSO.

Et il s'appelle ?

NINETTA.

Casimir.

PICASSO.

Qu'est-ce qu'il fait ?

NINETTA.

Rien, il dit qu'il est venu en Corse pour sa santé.

PICASSO.

Alors, c'est un invalide ?

NINETTA.

Non, c'est un homme superbe, grand, bien fait.

PICASSO.

C'est pour ça que ton père, tes oncles et tes frères le surveillent.

NINETTA.

Oh ! oui, ils le surveillent, armés jusqu'aux dents !

PICASSO.

C'est égal... dans une heure, tu seras mariée ! Ni, ni, c'est fini.

NINETTA

Mais, ma tante Marietta s'est mariée aussi, malgré elle, avec un étranger, et elle avait un petit amoureux... et il n'en est pas mort !

PICASSO.

Ah! non, pourquoi?

NINETTA.

Tu n'es pas malin pour un dragon! Tu comprends bien, devant le monde j'aurai l'air de te bourrer.

PICASSO.

Et quand il n'y aura personne, comme à présent?

NINETTA.

Quand il n'y aura personne, je ne serai pas si méchante.

## COUPLETS

## I.

Tu seras toujours mon chéri,  
Picasso, foi d'honnête fille!  
C'est sur l'ordre de ma famille  
Que j'ai pris l'autre pour mari;  
Quand la chose fut décisive,  
J'ai dit : Soit, je l'épouserai.

*Mouvement de Picasso.*

Mais Picasso seul me captive;  
C'est à lui que je penserai!

## II.

Il est venu, le jour fatal,  
Et le soir plus fatal s'avance  
Où je vais être sans défense  
Au domicile conjugal.  
Malgré ma nature craintive,  
De mon mieux je résisterai.  
Mais, Picasso, quoi qu'il arrive,  
C'est à toi que je penserai!

*Parlé.*

D'ailleurs, tu seras garçon d'honneur.

PICASSO.

Je pourrai prendre la jarretière?

NINETTA.

C'est l'usage. (On entend dans la cour, troisième plan à gauche, la voix des demoiselles d'honneur disant : « Voilà le marié ! voilà le marié ! »)

Oh ! voici mon mari ! Je suis toute rouge.

PICASSO, remontant pour voir le futur.

Comment est-il ?

NINETTA, le retenant et le faisant passer devant elle.

Tu le verras plus tard... Passe devant.

Ils entrent dans l'hôtel. — Casimir paraît, amené par quatre jeunes filles : deux le tirent par les mains, deux le poussent par les épaules. — En riant et en parlant, elles le conduisent jusqu'à l'avant-scène.

## SCÈNE IV.

### CASIMIR, LES JEUNES FILLES.

SÉRAPHINA.

Le voilà ! le voilà ! le marié !

COLOMBA.

Nous l'aménonons comme des gendarmes.

LYDIA.

Il ne doit pas encore entrer chez le père Galetti.

PÉTRONILLA.

Il faut qu'il attende à la porte. (Elles le touchent.)

SÉRAPHINA.

C'est l sage. Restez ici, monsieur.

COLOMBA.

Et attendez qu'on vienne vous prendre.

LYDIA.

Et maintenant, à la mariée !

Elles vont jusqu'à la porte de l'hôtel et s'arrêtent un moment pour parler.

PÉTRONILLA, en partant, regardant Casimir.

C'est un bel homme, tout de même !

SÉRAPHINA.

J'en voudrais un pareil !

TOUTES.

Moi aussi. (Elles entrent à l'hôtel.)

CASIMIR, seul.

Je vous jure que si j'ai bu dans son verre c'est par pure distraction. D'abord, l'idée ne m'en est pas venue, et puis, je n'y aurais trouvé aucun plaisir. J'ai pu être aimable, je le suis naturellement, tendre même, c'est plus fort que moi... j'ai pris peut-être quelques baisers furtifs... mais le verre, jamais. À moins que ce ne soit par distraction. Je voulais une île déserte, pas tout à fait déserte, j'ai choisi la Corse. J'ai pris le costume du pays pour me mettre dans le ton... Je ne connaissais pas la Corse, j'ignorais les dangers qu'on y court quand on est aimable; on devrait prévenir les gens, on devrait leur dire : Vous savez, mon bon, si vous buvez dans le verre d'une jeune fille, vous serez forcé de l'épouser, même si vous êtes distrait. — Et pendant ce temps-là, que fait Angéline?... Elle est au Cap-Vert... très-loin, très-loin... c'est une excuse ! Il me semble que la morale me regarde d'un air sévère en me disant : « Casimir, il n'est pas permis d'avoir deux femmes. » Je réponds à la morale : « Mais, bonne amie, ça ne me fera pas deux femmes, ça me fera une femme et une veuve. » Elle ne réplique rien à cela, la

morale. Et pourtant, j'ai des remords. Si je pouvais m'échapper ! C'est la première fois que je suis seul. (Le petit Piétro se montre au deuxième plan à gauche au-dessus de l'hôtel ; l'oncle Camberelli, au troisième plan ; Conquéro, au deuxième plan à droite ; Péluquéro, au troisième plan. — Ils sont armés de pistolets et de poignards qu'ils portent dans leur ceinture, le petit Piétro a une espingole.) Voilà le pays ! On se croit seul et on ne l'est pas !

## SCÈNE V.

## CASIMIR, GALETTI, LA FAMILLE.

GALETTI, venant de l'hôtel.\*

Mon gendre... Ah ! je vois avec plaisir que vous avez revêtu le costume du pays.

CASIMIR.

Père Galetti, je vous jure encore une fois que c'était par distraction...

GALETTI.

Vous n'êtes pas flatté d'épouser ma fille ?

CASIMIR.

Très-flatté... très-flatté... je constate seulement que je me suis trompé de verre.

GALETTI.

C'est une insulte !

LA FAMILLE, accourant.

Une insulte !

CASIMIR.\*\*

Non, non, calmez-vous... c'est une plaisanterie... Vous étiez donc là ?

GALETTI.

Le percepteur, votre témoin, a dit aux Marcoronati

\* Galetti, Casimir.

\*\* Piétro, Camberelli, Galetti, Casimir, Péluquéro, Conquéro.

qu'il s'était trompé de verre, pour ne pas épouser sa fille, qui était laide... tandis que Ninetta...

CASIMIR.

Est adorable !

GALETTI.

Ça lui a valu dans l'épaule un coup de poignard qui l'a rendu bossu.

CASIMIR.

Ça l'a fait dévier... c'est horrible, ça !

GALETTI.

Et il aurait été frappé ainsi par tous les Marcoronati, qui ne sont que cent cinquante-deux.

CASIMIR.

Pas davantage ?

GALETTI.

Tandis que nous, les Galetti, nous sommes trois cent quarante-neuf.

TOUS.

Trois cent quarante-neuf !

CASIMIR.

Trois cent quarante-neuf, une jolie famille !

GALETTI, bas avec menace.

Et tu connais la vendetta !

CASIMIR.

Le poignard !

GALETTI, gracieusement.

Mon gendre, on vous attend.

TOUS, de même.

On vous attend.

CASIMIR.

Mais je n'ai pas mes témoins... il me manque mes témoins.

GALETTI.

Monsieur le percepteur ?

CASIMIR.

Et monsieur le garde champêtre.

TOUS.

Nous allons les chercher.

Ils sortent tous par le 3<sup>e</sup> plan à droite, mais, avant de disparaître, Galetti place le petit garçon en sentinelle, en lui faisant signe de veiller. Le petit met son espingole dans ses bras et descend gravement jusqu'à l'avant-scène droite.

## SCÈNE VI.

CASIMIR, PIÉTRO.

CASIMIR, à part, descendant à l'avant-scène gauche.

Ça me donne du répit. (Voyant Piétro qui remonte un peu pour traverser la scène, pendant que, tout en parlant, Casimir sur l'avant-scène gagne la droite. A part.) Mon beau-frère, un des trois cent quarante-neuf. (Haut.) Ce n'est pas humiliant, un gaillard comme moi, d'être gardé à vue par un crapaud comme ça ? un ex-dompteur ! (A Piétro.) Elle est gentille, ta sœur Ninetta !

PIÉTRO.\*

Oh ! oui, qu'elle est gentille !

CASIMIR.

Et toi aussi, tu es gentil, tu es bien gentil !

Piétro fait un signe de la main à Casimir comme pour lui dire : Calme-toi, puis il frappe la crosse de son fusil et remonte lentement au fond.

CASIMIR.

Il me menace ! est-ce assez humiliant ? (Il gagne le milieu.) C'est vrai qu'elle est adorable, Ninetta. Un autre dirait : Ma foi, tant pis ! ou ma foi, tant mieux ! Je suis défunt,

\* Piétro, Casimir.

je suis en Corse : ça ne tire pas à conséquence. — Mais je suis vertueux, moi... c'est une bêtise que j'ai puisée dans le sein de ma famille. J'ai pensé d'abord à me laisser tuer... pas longtemps. J'ai essayé de fuir... J'étais gardé à vue. Je n'ai pas osé leur avouer que je suis déjà marié... que j'ai déjà une femme, que j'ai une veuve... Le poignard ! Je ne peux pas me faire à cette idée-là ! — Mais le jour de la cérémonie est arrivé... Il est arrivé, le jour qu'on appelle solennel ! — Le voilà !

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, GALETTI, LA FAMILLE, LE PERCEPTEUR,  
LE GARDE CHAMPÊTRE, INVITÉS.

GALETTI, entrant suivi du percepteur, du garde champêtre et des membres de la famille.

Mon gendre, voici vos témoins. — Monsieur le percepteur.

CASIMIR, saluant.

Monsieur le percepteur ! — (A part.) Il est encore plus bossu qu'avant. (Il donne une poignée de main au percepteur.)

GALETTI.

Et monsieur le garde champêtre.

CASIMIR, saluant et donnant une poignée de main au garde champêtre.

Monsieur le garde champêtre !

GALETTI.

Nous sommes au complet. — (Les chœurs viennent, partie de l'hôtel, partie de la coulisse au-dessus, entrée gale.)



## CHŒUR.

Allons, partons, dépêchons-nous !  
 Escortons les jeunes époux.  
 Entendez-vous le carillon ?  
 Dig, din, don !

Galetti va au-devant de sa fille, qui sort de l'hôtel, suivie de Picasso et des quatre demoiselles d'honneur.

GALETTI.\*

Par quelques mots sortis du cœur,  
 Je veux charmer cette cérémonie.  
 Je suis le père d'une fleur ;  
 Mon gendre, je vous la confie.

CASIMIR, ému.

Beau-père, je vous certifie  
 Que je suis bon horticulteur.

GALETTI.

Ma fille est une tendre fleur.

CASIMIR.

Beau-père, je vous certifie  
 Que je suis bon horticulteur,  
 Et j'aurai soin de cette fleur.

## REPRISE DU CHŒUR.

Les choristes basses-tailles et premiers-dessus, qui faisaient une ligne oblique de l'avant-scène droite au milieu du théâtre, partent en se donnant le bras deux à deux, ceux du milieu les premiers, et sortent par le troisième plan gauche ; — puis vient le père Galetti, donnant le bras à sa fille, suivi de Picasso seul et des demoiselles d'honneur deux à deux ; puis deux parents ; puis, Casimir qui a donné le bras à ses deux témoins ; puis le petit Piétro et l'oncle Cambarelli ; — puis enfin, les premiers ténors et les seconds qui étaient placés devant l'hôtel, qui arrondissent la scène et suivent à deux ou trois pas de distance le petit Piétro et Cambarelli. — Quand les premiers ténors arrivent à la coulisse, troisième plan à gauche, on entend la musique du Cirque dans la coulisse droite troisième plan ; les ténors et premiers-dessus s'arrêtent et disent : « Ah ! le Cirque, le Cirque ! » et se rangent en ligne oblique du deuxième au quatrième plan gauche. Antonio, dès que la noce

\* Picasso, Ninetta, Galetti, Casimir ; les autres en arrière.

s'est mise en route pour l'église, a fermé les portes de l'auberge et a posé l'écriteau : « Fermé pour cause de mariage. » Il se joint aux choristes et dit comme eux : « *Le Cirque! le Cirque!* » La fanfare du Cirque entre deux par deux, fait le tour de la scène et va se placer à droite un par un contre la maison. — Alors, entre à cheval le Grand-Duc avec un siège sur le bras, des fleurets et un masque suspendus à un baudrier; à la selle de son cheval, de chaque côté, sont attachés deux gros bouquets. — Il fait le tour de la scène en passant devant la rampe et va se placer à droite, deuxième plan. — Puis, entre Sothermann à cheval sur un poney qui fait le même chemin et va se placer à côté du Grand-Duc. Puis, sur le motif de polka, entre Angéline, en brillant costume, faisant la haute école sur un grand cheval. — Ce cheval fait le tour de la scène en dessinant un pas de polka; arrivé à droite, il remonte la scène, puis revient au milieu et s'agenouille. — L'exercice fini, le Grand-Duc vient à cheval vers la gauche, Sothermann vers la droite. Gobson est entré à pied devant la fanfare et fait faire place. — Tout le monde descend derrière les chevaux pour écouter l'annonce.

## SCÈNE VIII.

SOTHERMANN, LE GRAND-DUC, GOBSON, ANGÉLINA,  
ÉCUYERS, ÉCUYÈRES, HABITANTS ET HABITANTES DE BASTIA.

LE GARÇON et les chœurs.

Ah! voilà le Cirque!

GOBSON.

Place, messieurs... place, mesdames.. Place au cortège.... c'est le Cirque de l'avenir.... le plus grand cirque de l'univers!.. Place... place!

SOTHERMANN.\*

Habitants de Bastia, le Cirque de l'avenir rentre en Europe, après avoir révolutionné les deux Amériques, l'Océanie, les Tropiques et l'Équateur! Habitants et habitantes de Bastia, nous sommes attendus à Florence.

ANGÉLINA.

C'est dans une île?

\* Le Grand-Duc, Angéline, Gobson, Sothermann.

## LE GRAND CASIMIR.

SOTHERMANN.

Non.

LE GRAND-DUC.

C'est en Italie, Florence... en Italie.

ANGÉLINA.

Je vous ai dit que je ne voulais travailler que dans les îles.

LE GRAND-DUC.

C'est très-dur pour moi, qui ai le mal de mer.

ANGÉLINA.

Ça m'est égal.

SOTHERMANN, reprenant son bonnet.

Nous ne donnerons donc qu'une seule et unique représentation. Vous y verrez le premier jongleur de l'univers. (Saluant.) C'est moi.... Vous y verrez le combat singulier d'un Grand-Duc avec un singe... c'est lui. (Il désigne le Grand-Duc.) Saluez, Grand-Duc.

LE GRAND DUC.

Appelle-moi monseigneur!

SOTHERMANN.

Pas devant votre siége.

LE GRAND-DUC, furieux.

Monsieur Sothermann!

ANGÉLINA.

Allons, allons, messieurs!

SOTHERMANN.

Vous y verrez la célèbre Angéline...

LE GRAND-DUC, avec enthousiasme.

L'astre de la haute école!

SOTHERMANN.

Tais-toi.

LE GRAND-DUC.

J'ai le droit de la qualifier, puisque je l'aime.

SOTHERMANN.

Moi aussi, je l'aime.

GOBSON.

Moi aussi, je l'aime.

ANGÉLINA.

Cela va recommencer ? Dieu ! qu'ils m'ennuient avec leur trio d'amour ! — Allez surveiller la rentrée des écuyers ; voici un hôtel : vous me retrouverez ici...

TOUS.

Mais...

ANGÉLINA.

Allez, la musique !

TOUS.

Allez, la musique !... (La musique reprend et sort par le deuxième plan à droite. Le Grand-Duc et Sothermann suivent à cheval. Gobson aide Angéline à descendre de son cheval et reconduit celui-ci par le même plan. Les chœurs sortent par le troisième plan à gauche. Angéline reste seule ; à la sortie des chœurs, Antonio replace la table et les chaises comme au lever du rideau.)

## SCÈNE IX.

ANGÉLINA.

Ils m'agacent ! Ils m'agacent, tous ces amoureux.

(Elle se dirige vers la porte de l'hôtel comme pour y frapper, et aperçoit l'écriteau. — Elle redescend en scène.) Tiens ! (Lisant.) « Fermé pour cause de mariage. » Ils sont heureux là-dedans ! Tandis que moi... Je voudrais toujours être seule pour penser à lui !

## RONDEAU.

Il le savait bien, le perfide,  
 Qu'en me laissant veuve à moitié,  
 Ça me ferait au cœur un vide,  
 Un vide à vous faire pitié!

J'ai bien supporté mon veuvage  
 Pendant les quinze premiers jours;  
 J'avais la paix dans mon ménage,  
 Mais ça ne suffit pas toujours.

Il le savait bien, le perfide,  
 Qu'en me laissant veuve à moitié,  
 Ça me ferait au cœur un vide,  
 Un vide à vous faire pitié!

Je me suis mise à sa recherche  
 Avec mon cirque sans retard,  
 Comptant, pour me tendre la perche,  
 Sur le ciel ou sur le hasard.

Depuis un an je cours le monde,  
 Charmant le Turc et le Persan,  
 Allant de la Norwège blonde  
 Aux rivages de l'Océan.

J'ai vu l'Anglais sur la Tamise  
 M'applaudir : Oh ! hurrah ! hurrah !  
 Beautiful. Oh ! vous électrise  
 Moà, je t'aime, et cœtera.

L'Italien et ses courbettes :  
 Si, signora bellissima !  
 Et l'Espagnol à castagnettes,  
 Quelle morgue ! — Holà ! Caramba !

J'ai vu le Belge : Elle est jolie,  
 Savez-vous !... Veux-tu des millions ?  
 Nous en avons, je t'en supplie,  
 Et dans le champagne oublions !

J'ai vu l'Auvergne et la Savoie,  
 J'ai vu les marmottes dormir,  
 J'ai vu Paris et Courbevoie,  
 Mais je n'ai pas vu Casimir!

Il le savait bien, le perfide,  
 Qu'en me laissant veuve à moitié,  
 Ça me ferait au cœur un vide,  
 Un vide à vous faire pitié!

Un jour, cependant, je me suis bien crue sur sa trace; j'avais acheté une paire de bottines... tous les moyens sont bons à la Providence... on me les avait pliées dans un vieux journal de je ne sais où. J'y jette les yeux machinalement et j'y vois : « On lit dans le *Phare à feux tournants* : Une panthère échappée d'une ménagerie répandait la terreur dans la ville, quand un homme encore jeune et taillé en Hercule se présente et arrête ce fauve, par la puissance seule de son regard. » Je me dis : C'est lui ! C'est Casimir ! La ville ? où est la ville ? Le journal était déchiré. J'allais en devenir folle, mais en relisant, je remarque ces deux mots : « Jamais dans notre île... » C'est une île ! (Elle va s'asseoir à la table.) Et depuis deux mois, je fais toutes les îles avec mon cirque, pour ne pas éveiller leurs soupçons. Et rien ! rien... c'est décourageant. (Machinalement, elle s'empare du journal qui est sur la table et s'évente avec. Gobson entre de droite, troisième plan, aperçoit Angéline, et fait signe au Grand-Duc et à Sothermann de venir.)

## SCÈNE X.

ANGÉLINA, GOBSON, LE GRAND-DUC, SOTHERMANN.

GOBSON.

Madame, la location va bien.

LE GRAND-DUC et SOTHERMANN, l'un après l'autre.  
La location va bien...

LE GRAND-DUC.\*

L'heure est venue de nous accorder un moment d'entretien.

SOTHERMANN.

Un moment d'entretien sérieux.

ANGÉLINA, jetant les yeux sur le journal qu'elle tient.

Ah! mon Dieu!... le *Phare à feux tournants*! C'est lui! C'est lui!

SOTHERMANN.

Qui?

GOBSON.

Qui?

ANGÉLINA.

Le *Phare à feux tournants* de Bastia! C'est à Bastia!... la panthère...

LE GRAND-DUC.

Qu'est-ce qui lui prend?

SOTHERMANN.

Qu'est-ce qu'elle a?

ANGÉLINA, hors d'elle.

Il est dans l'île... dans l'île! (Elle remonte comme pour sortir par la gauche.)

GOBSON, l'arrêtant et l'amenant en scène.

J'ai une communication importante...

ANGÉLINA.

Plus tard, mon ami, plus tard; à quatre heures, mon ami, à quatre heures.

GOBSON.

Où?

\* Sothermann, le Grand-Duc, Angéline, Gobson.

ANGÉLINA.

Ici, où vous voudrez. Et pas de chambre ! Enfin, je me déshabillerai au cirque. (Elle va pour sortir.)

LE GRAND-DUC, SOTHERMANN et GOBSON.

Un mot ?

ANGÉLINA, s'arrêtent.

Ah ! oui... un mot... retenez-moi une chambre dans cet hôtel. A partir de demain, ne comptez plus sur moi ; je prends un congé. (Elle sort par le troisième plan à gauche.)

## SCÈNE XI.

SOTHERMANN, LE GRAND-DUC, GOBSON.

LE GRAND-DUC, descendant.

Cette femme n'a pas de cœur ! (Antonio revient du troisième plan à gauche, retire l'écrêteau et rentre dans l'hôtel.)

SOTHERMANN, de même.

Cette femme n'a pas d'âme !

GOBSON, de même.

Pas d'âme !

LE GRAND-DUC, tout en parlant ; il se débarrasse de ses fleurets, qu'il vient poser contre la chaise du milieu derrière la table, et du masque, qu'il accroche au dossier de cette chaise.

Elle nous défend de lui parler de notre amour tant que durera son deuil...

SOTHERMANN.

Et le jour où il est terminé...

LE GRAND-DUC.

Elle nous répond : Allez, la musique ! Et moi qui ai mangé pour elle des sommes folles !



SOTHELMANN.

Je t'avais prévenu, mon ami !

LE GRAND-DUC.

Il est vrai qu'elle m'a offert une place d'acrobate.

SOTHELMANN.

Je te l'avais prôné, mon ami !

LE GRAND-DUC.

J'ai accepté par amour et pour rester près d'elle...  
et elle me force à me commettre avec un singe.

SOTHELMANN.

Elle me fait jongler avec des bassinoires !

GOBSON.

Et moi, moi... si elle avait voulu, j'aurais déchiré à ses  
pieds toutes mes créances ! Il est vrai qu'elles ne va-  
laient rien.

LE GRAND-DUC.

Cette femme n'a pas de cœur !

SOTHELMANN.

Cette femme n'a pas d'âme !

GOBSON, appelant.

Garçon ! un vermouth.

SOTHELMANN, à Antonio, qui est sorti de l'hôtel.

Pardon... deux vermouths.

LE GRAND-DUC.

Pourquoi donc ça ?... Garçon ! trois vermouths.  
(A Sothermann.) Et donne-nous des cigares. (Sothermann leur  
donne des cigares d'un sou.) Tu n'en as plus des miens ?

SOTHELMANN.

Des gros ? Si, je les garde pour moi.

ANTONIO.

Pardon... mais est-ce que ces messieurs sont de la noce ?

LE GRAND-DUC, aux deux autres.

Sommes-nous de la noce ?

SOTHERMANN.

Nous devons être de la noce !

GOBSON.

Nous sommes toujours de la noce !

LE GRAND-DUC, au garçon.

Nous sommes de la noce !

ANTONIO.

Entrez dans l'hôtel, puisque vous êtes de la noce. Il y a du vrai torino pour les invités.

LE GRAND-DUC.

Du vrai torino ! Soyons de la noce.

SOTHERMANN.

Soyons de la noce.

Ils se dirigent vers l'hôtel, où ils entrent en criant : « Ohé ! Ohé ! » — Au moment où Gobson va entrer derrière les autres, Joseph accourt du deuxième plan à droite, et l'arrête.

JOSEPH.

Monsieur le régisseur ! Monsieur le régisseur !

GOBSON.

Quoi ?

JOSEPH.

La panthère a mangé le paletot de M. le maire.

GOBSON.

Le paletot de M. le maire ?

JOSEPH.

Oui. Il l'avait mis devant la grille.

GOBSON.

Et la panthère ne l'a pas lâché ?

JOSEPH.

Non ; alors on a pris un fer rouge, et ça a mis le feu au char enflammé.

GOBSON.

Oh ! mon char enflammé ! Courons.

*Ils sortent vivement par la droite, deuxième plan.*

ANTONIO.

Ah ! voici la noce !

## SCÈNE XII.

CASIMIR, GALETTI, NINETTA, PICASSO,  
LES DEMOISELLES D'HONNEUR, LA FAMILLE, INVITÉS.

*Les chœurs entrent d'abord ; puis vient Casimir donnant le bras gauche à sa femme ; puis les demoiselles d'honneur, et, enfin, le père Galetti, les témoins et la famille.*

CHOEUR.

Voici la noce qui revient ;  
Ah ! que les mariés sont bien !  
Vit-on jamais couple mieux assorti  
Dans la famille Galetti ?

*Coups de fusils dans la coulisse gauche.*

CASIMIR.

Oui... oui... ils déchargent leurs fusils ; ça y est.

GALETTI.

Mes amis, mes bons amis ! que je suis ému ! Ne trouvez-vous pas que l'émotion altère ? Eh bien ! il y a d'excellent vin blanc au *Lion-d'Or*...

TOUS.

Vive le père Galetti !

CASIMIR.

Ah bien ! s'ils boivent du vin blanc, ils en auront pour un bout de temps.

GALETTI.

Mon gendre !

CASIMIR.

Merci, beau-père, je n'ai pas soif.

GALETTI.

Ma fille !

NINETTA.

Merci, papa, je n'ai pas soif !

PICASSO.

Je n'ai pas soif non plus !

GALETTI.

Qu'est-ce qui te parle, à toi ? Je ne t'invite pas !

CASIMIR.

Oui, rentrez, je vous rejoins.

GALETTI.

Allons boire à la santé des mariés.

CASIMIR.

Je désire être seul un moment avec ma petite femme.  
Allez boire à la santé de la mariée.

La famille et les invités sortent en criant : « A la santé des mariés ! A la santé des mariés ! » Il ne reste en scène que Casimir et Ninetta.

## SCÈNE XIII.

CASIMIR, NINETTA.

CASIMIR.

Prenons la situation par son bon côté. Ma femme

est charmante! Il s'agit d'établir tout de suite mon autorité. C'est immédiatement qu'il faut l'établir, en sortant de la cérémonie. Le soir... ce n'est pas le moment, et le lendemain... c'est trop tard : j'ai beaucoup étudié la question. — Approchez, Ninetta !

NINETTA.

Me voici, monsieur Casimir.

CASIMIR.

Appelez-moi Casimir... tout court.

NINETTA.

Déjà ?

CASIMIR, avec autorité.

Je l'exige.

NINETTA.

Casimir.

CASIMIR, à part, avec satisfaction.

Premier acte d'autorité... un... (Haut.) Je suis votre mari.

NINETTA.

Et je vous dois obéissance.

CASIMIR, à part.

Et vous me devez... (A part.) Si elle le dit avant moi ! (Haut.) J'ai le droit de vous embrasser.

NINETTA.

Oh ! certainement ! (Il l'embrasse.)

CASIMIR, à part.

C'est du miel de Narbonne. (Haut.) Vous, maintenant, embrassez-moi.

NINETTA.

Déjà ?

CASIMIR.

. Je l'exige.

NINETTA.

Alors ! (Elle se lève sur la pointe des pieds.) Baissez-vous un peu.

CASIMIR, à part, se baissant.

Une concession ! (Elle l'embrasse.) Deux ! (Haut.) Et si je vous demandais de me dire que vous m'aimez ?

NINETTA.

Je vous le dirais... Je vous aime, monsieur Casimir.

CASIMIR.

Casimir tout court !

NINETTA.

Je vous aime, monsieur Casimir, tout court !

CASIMIR, à part.

C'est d'abondance, (Haut.) Vous avez chiffonné mon bouquet de marié.

NINETTA.

Je vous en demande pardon, mon ami.

CASIMIR.

Je vous pardonne, mais je désire que vous l'arrangiez.

NINETTA.

A l'instant, puisque vous le désirez.

CASIMIR.

Je l'exige.

NINETTA.

Parfaitement. (Elle prend le bouquet pour l'arranger.)

CASIMIR.

Maintenant, vous allez me faire votre confession.

NINETTA.

Mais je n'ai rien à vous apprendre... puisque vous avez bu dans mon verre.

## LE GRAND CASIMIR.

## COUPLETS.

CASIMIR.

I.

Au fond de votre verre,  
 Ma Ninetta, j'ai lu  
 Qu'en bonne ménagère  
 Vous aurez pour me plaire  
 Tout le zèle voulu !

NINETTA.

Et cela vous a plu ?

CASIMIR.

Parbleu ! si ça m'a plu !  
 Cela m'a beaucoup plu.

NINETTA.

Vous n'avez pas tout lu  
 Dans le fond de mon verre !

CASIMIR.

Vrai ? Je n'ai pas tout lu  
 Dans le fond de son verre ?

II.

Au fond de votre verre,  
 Ma Ninetta, j'ai lu  
 Qu'à l'heure du mystère  
 Vous aurez pour me plaire  
 Tout le zèle voulu !

NINETTA.

Et cela vous a plu ?

CASIMIR.

Eh ! oui, cela m'a plu,  
 Cela m'a beaucoup plu.

NINETTA.

Vous n'avez pas tout lu  
Dans le fond de mon verre !

CASIMIR.

Demain j'aurai tout lu  
Dans le fond de son verre. (Ninetta remonte.)

Charmante, elle est charmante. (Il toussé avec affectation en passant à droite.) Hum ! hum ! hum !.. (A part.) Elle ne remarque pas que je toussé... C'est une faute. (Il toussé bruyamment.) Huuummm !

NINETTA.

Vous toussé, mon ami ?

CASIMIR, à part, avec satisfaction.

A la bonne heure. (Haut.) Je me suis enrhumé à la mairie pendant le discours de M. le maire. Il avait du coton dans les oreilles, moi je n'en avais pas, et il y avait des courants d'air.

NINETTA, vivement.

Je vais vous faire un lait de poule.

Elle fait quelques pas vers l'hôtel.

CASIMIR.

Elle me l'offre avant que je lui demande...

NINETTA, revenant à Casimir.

Vous verrez comme je sais faire un lait de poule !

Elle fait un mouvement comme pour sortir.

CASIMIR, l'arrêtant.

Un seul mot. Vous avez été, tout à l'heure, plus que maussade avec le jeune Picasso.

NINETTA.

Il me déplaît.

\* Ninetta, Casimir.



CASIMIR, sévère.

Je n'aime pas à vous entendre dire ça.

NINETTE.

Mais, mon ami...

CASIMIR, de même.

Je ne l'aime pas... S'il vous déplaît, il me plaît à moi, ce garçon... sur sa mine. — Il a pleuré aux paroles touchantes de M. le maire ; moi j'ai essayé, je n'ai pas pu : j'étais dans un courant d'air. Vous chercherez une occasion de réparer vos torts envers Picasso.

NINETTE.

Oh! ça, non, par exemple!

CASIMIR.

Non! Vous allez à l'instant lui faire des excuses.

NINETTE.

Des excuses à Picasso! (Elle passe.) Jamais! Jamais!

CASIMIR.\*

A l'instant, je l'exige.

NINETTE.

Oh! pour ça, je me révolterai.

CASIMIR.

Vous vous révolterez? C'est ce que je voudrais voir.

NINETTE.

Vous le verrez.

CASIMIR.

Je vais faire appeler Picasso.

NINETTE, traversant la scène par devant Casimir jusqu'à la porte de l'hôtel

Je m'en irai plutôt.

CASIMIR.

Madame!

\* Casimir, Ninetta.

NINETTA, revenant tout près de Casimir.

Vous êtes un tyran.

Elle entre dans l'hôtel.

## SCÈNE XIV.

CASIMIR seul, puis ANGÉLINA.

CASIMIR, ravi; tout en parlant, il va s'asseoir sur la chaise qui est à la gauche de la table.

Eh bien, voilà ce que je voulais! Voilà une scène qui me préservera de toutes les autres. Dans cinq minutes, peut-être avant, elle viendra me demander pardon de sa révolte. Je ne me retournerai pas, je l'attendrai, et mon autorité sera constituée.

ANGÉLINA, entrant du troisième plan à gauche, va jusqu'à la porte de l'hôtel; les derniers mots de la phrase précédente l'arrêtent.

C'est lui! Contiens-toi, mon cœur! C'est lui! je vais défaillir!

CASIMIR, qui a entendu marcher derrière lui.

La voilà qui revient... Que vous disais-je? Ah! si j'avais commencé ainsi avec Angéline...

ANGÉLINA. \*

Il pense à moi, le cher trésor! Il pense à moi!

Elle l'embrasse vivement à plusieurs reprises.

CASIMIR, ahuri.

Hein?.. Quest-ce? (Faisant un bond.) Angéline!

En se levant, il renverse la chaise sur laquelle il était et celle qui était devant la table.

ANGÉLINA, lui mettant la main sur la bouche.

Non, non... ne dis rien... tu pensais à moi, ça rachète out.

\* Angéline, Casimir

CASIMIR, bouleversé.

Oh ! oui... Oh ! oui... je vois... Je te croyais au Cap-Vert ?

ANGÉLINA.

Je suis revenue.

CASIMIR.

Tu avais juré de ne jamais remettre les pieds en Europe.

ANGÉLINA.

Autrefois... mais aujourd'hui, il n'y a plus pour moi d'autre pays que le pays où tu respirez.

CASIMIR, ahuri.

Hein ? Tu me cherchais donc ?

ANGÉLINA, elle lui saute au cou.

Il le demande!.. mais je t'ai trouvé, tu es là... tu es bien là !

CASIMIR.

Non, je n'y suis pas, non !

ANGÉLINA, le quittant.

Tu n'y es pas ?

CASIMIR.

J'y suis sans y être, j'y suis par fraude ; tu as lu dans tous les journaux que le grand Casimir avait péri ? Ils l'ont annoncé à l'univers.

ANGÉLINA.

Et de quelle façon ? Quelles jolies phrases je t'ai fait faire ! Tu as été content, n'est-ce pas ?

CASIMIR.

Ravi, ravi, ravi ! Seulement, il n'y a plus à y revenir, je suis dans le canal.

ANGÉLINA.

Ah ! depuis ce moment, je te rends bien justice, va !

CASIMIR.

Tu es bien bonne.

ANGÉLINA, avec émotion et enthousiasme, et lui tenant les mains.

Je t'avais méconnu, Casimir.

CASIMIR.

Crois-tu ?

ANGÉLINA.

Tu es bon, tu es beau, tu es brave, tu es doux, tu es spirituel, tu es...

CASIMIR.

Pas tant que ça... pas tant que ça !

ANGÉLINA.

Si... si... tu as toutes les qualités.

CASIMIR.

Oh ! non... oh ! non, pas toutes.

ANGÉLINA, elle quitte les mains de Casimir.

Oh ! si... oh ! si... mais, au fait, dis donc, tu as arrêté une panthère ?

CASIMIR.

C'est elle qui m'a reconnu ; elle a failli me compromettre.

ANGÉLINA.

Que de choses j'ai à te dire ! (Elle lui reprend les mains.)  
Qu'as-tu fait sans moi ?

CASIMIR.

Je me suis bien ennuyé, va ! mon Dieu, que je me suis ennuyé ! Et toi ? Le cirque va toujours bien ?

ANGÉLINA, changeant de physionomie tout à coup et le lâchant.

Ah!... mon ami, quel succès! quel succès!

CASIMIR.

Avec quoi?

ANGÉLINA.

Avec moi d'abord...

CASIMIR.

Ah! oui, naturellement.

ANGÉLINA.

Et puis, il y a les bêtes.

CASIMIR.

Ah! ah! Et qui entre dans la cage, maintenant?

ANGÉLINA.

Personne; elles font de l'argent toutes seules.

CASIMIR.

En quoi faisant?

ANGÉLINA.

En ne faisant rien... nous disons qu'elles t'ont mangé; ça suffit.

CASIMIR, qui est très-inquiet.

Ah! ça suffit?

ANGÉLINA.

Oui, j'ai fait cela pour toi parce que, noyé dans un canal, c'était bête. Ça arrive à tout le monde. Tandis que, dévoré par des tigres, c'est poétique...

CASIMIR.

Tu es bien bonne! [A part.] Quand je pense que Ninetta pourrait arriver, ou mon beau-père, ou la famille! trois cent quarante-neuf membres!

ANGÉLINA, le regardant plus attentivement.

Tu as un air singulier!

CASIMIR.

Tu es surprise de trouver un air singulier à un homme qui a été mangé et qui est vivant; mangé à droite, vivant à gauche? Dis donc, tu ne sais pas combien de temps il faut pour faire un lait de poule?

ANGÉLINA.

Un lait de poule?

CASIMIR.

Oui, j'ai été enrhumé et je ne sais plus...

ANGÉLINA.

Tu es malade?

CASIMIR, allant vivement au garçon qui sort de l'hôtel avec le lait de poule, et le repoussant à l'intérieur. \*

Non, non! Vous direz que je ne veux pas de lait de poule.

ANGÉLINA.

- Tu es malade? Tu souffres? .

CASIMIR.

Non... non... je me sens bien mieux. Seulement, avoue que ma position n'est pas commode!

ANGÉLINA.

Je ne veux pas te trahir.

CASIMIR.

A la bonne heure.

ANGÉLINA.

Je comprends bien que Casimir ne peut pas repaître. Pour ta famille, pour tes créanciers, il faut que tu te caches quelque temps encore. Aussi je me laisse faire la cour.

\* Casimir, Angélna.

CASIMIR.

Toi ?

ANGÉLINA.

Pour avoir l'air veuve... Ils veulent tous m'épouser.

CASIMIR, à part.

Je n'avais pas pensé à ça, moi.

ANGÉLINA.

Et je ne peux pas répondre : Je suis une veuve en effigie, une veuve qu'on n'épouse pas, une veuve permanente. (Se rapprochant de lui et baisant les yeux, lui prenant un bouton de son habit.) C'est bien dur pourtant, cette situation-là...

CASIMIR, à part, avec effroi.

Oh ! Oh ! où allons-nous ?

ANGÉLINA, très-calme.

Quand on a un mari.

CASIMIR, vivement et de plus en plus inquiet.

Un ex-mari, une ombre, un esprit, un fantôme, un sylphe !

ANGÉLINA, jetant les bras autour de son cou.

Cela me suffit !

CASIMIR.

A quoi suis-je bon ? (Elle appuie le côté gauche de sa tête sur la poitrine de Casimir. A part.) Où allons-nous ?

ANGÉLINA, changeant de ton et le quittant.

Quand j'ai su que tu étais ici, j'ai pris un congé, j'abandonne mon cirque !

CASIMIR.

Tu as bien tort !

ANGÉLINA.

Pour être toute à toi... Nous partirons ensemble !

CASIMIR.

C'est une idée, ça ! (A part.) Voilà une idée !

ANGÉLINA.

Je donne, ce soir, ma dernière représentation. — Tu y seras ?

CASIMIR.

Certainement, j'y serai... Certainement !

ANGÉLINA.

Et à minuit, où irai-je ?

CASIMIR.

Tu iras souper !

ANGÉLINA.

J'irai te retrouver.

CASIMIR.

Où ça ?

ANGÉLINA.

Chez toi !

CASIMIR, effrayé, passant devant elle comme pour indiquer où il demeure. \*

Non, non !.. Je demeure trop loin... dans le faubourg...  
et je suis trop mal logé... trop à l'étroit...

ANGÉLINA.

Alors, c'est toi qui viendras ! (Apercevant Gobson.) Oh !  
Gobson ! (Mouvement de frayeur de Casimir. A part.) Je l'avais  
oublié. Viens dans cet hôtel ! (Elle prend Casimir par la main  
droite et l'attire vers l'hôtel.)

CASIMIR.

Non ! Non ! (A part.) Chez mon beau-père ! (Il se dégage  
et aperçoit le masque et les fleurs.)

ANGÉLINA.

Mais il te reconnaîtra.

\* Angéline, Casimir.



CASIMIR.

J'ai un masque. (Il a mis le masque, il ôte son habit et le pose sur le dos d'une chaise, puis prend un des fleurets et prête l'oreille à ce qui se dit.)

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, GOBSON.

GOBSON, entrant de droite, troisième plan. \*

Il est quatre heures !

ANGÉLINA.

Oui ! oui !

GOBSON, qui a regardé Casimir.

Quel est ce monsieur ?

ANGÉLINA.

Je ne sais pas... Un maître d'armes, sans doute, qui attend son élève. Ne faites pas attention..

GOBSON, avec éclat.

Vous savez que je vous ai toujours aimée, moi !

ANGÉLINA.

Oui, oui, mais je sens que je n'oublierai jamais le pauvre défunt...

Casimir, ému, se rapproche.

GOBSON.

Oh ! Oh !

ANGÉLINA, de même.

Que je serai toujours fidèle à son souvenir. (Casimir se le manche de sa chemise sur son masque pour s'essuyer les yeux.)

GOBSON, lui voyant faire ce mouvement.

Drôle de professeur ! — Vous auriez bien tort !

Casimir devient inquiet.

Angéline, Gobson, Casimir.

ANGÉLINA.

J'aurais tort?

GOBSON.

Il avait tous les défauts.

ANGÉLINA.

Ah ! c'est beaucoup!

*Casimir ferraille avec dédain, en haussant les épaules.*

CASIMIR, à part.

Le misérable abuse de la situation.

GOBSON.

D'abord, il vous trompait.

ANGÉLINA, regardant Casimir, qui s'arrête étonné.

Lui? non... non!

*Casimir écoute de plus près.*

GOBSON.

Voyez cette lettre que j'ai trouvée par hasard.

ANGÉLINA.

Une lettre de Casimir!

GOBSON.

Vous connaissez son écriture? (Il lui montre la lettre. Casimir se rapproche. Lisant les premiers mots.) « Adorable Adèle... » (Casimir, furieux, lui donne, en se fendant, un coup de derrière qui l'envoie vers la gauche; puis il fait quelques passes et frappe avec son fleuret sur la table.) Drôle de professeur! « Tu es la plus belle, je n'aime et je n'aimerai jamais que toi. »

*Elle lui prend la lettre.*

ANGÉLINA. \*

Non, non, c'est impossible, je le connais trop. (A part.) Il a été trop ému tout à l'heure en me revoyant.

GOBSON.

Mais j'ai d'autres preuves. (Casimir, qui par derrière est passé à  
\* Angéline, Gobson, Casimir.)

gauche au-dessus de Gobson, lui allonge un coup de pied, toujours en se fendant. Gobson passe à droite.) \* Prenez donc garde !

CASIMIR, lui cherchant dispute.

Vous m'avez marché sur le pied.

GOBSON.

Moi?... pardon...

CASIMIR, s'animant.

Vous m'avez marché sur le pied !

ANGÉLINA, se mettant entre eux.

Voyons, je vous en prie. (Bas à Gobson.) Allez m'attendre au cirque !

GOBSON, à part, en remontant.

C'est moi qu'elle aime ! (Il sort par le deuxième plan à droite, en se disputant avec Casimir.)

CASIMIR.

Vous m'avez marché sur le pied ! (Il le chasse en lui donnant des coups de fleuret dans les reins. Revenant à Angéline, lui prenant la lettre et soulevant son masque pour la lire.) Cette lettre est fausse !

ANGÉLINA.

Je l'ai bien vu !

CASIMIR, enlevant son masque et le jetant dans le couloir deuxième plan à droite.

Montre-moi cette lettre.

SOTHERMANN, à la cantonnade.

A la santé des Galetti !

ANGÉLINA.

Allons, bon ! Sothermann, maintenant. Nous sommes perdus : il va te reconnaître !

Casimir, ne trouvant plus le masque, prend sur la table le bonnet de coton qu'Antonio y a placé en rangeant les chaises, le met sur sa tête, relève le col de sa chemise et fait le paysan normand.

\* Casimir, Angéline, Gobson.

CASIMIR.

Payons d'audace.

ANGÉLINA.

Oh!

## SCÈNE XVI.

SOTHERMANN, ANGÉLINA, CASIMIR.

SOTHERMANN, venant de l'hôtel, il est gris.

J'étais de la noce. (Apercevant Casimir.) Oh!... c'est... c'est, c'est Casim...

ANGÉLINA, comprenant l'idée de Casimir.

N'est-ce pas? J'ai été comme vous, j'ai failli tomber à la renverse : vous vous expliquez bien l'émotion que ressent une pauvre jeune femme, qui après un an de veuvage retrouve une ressemblance si étonnante?

SOTHERMANN.

Étonnante!

ANGÉLINA.

Il va m'intéresser, maintenant, ce jeune homme. Approchez-vous, jeune homme, approchez.

CASIMIR.

Hein? Voilà, madame, voilà!

ANGÉLINA.

Mais approchez donc...

CASIMIR, s'approchant.

J'approche... seulement, révérence parler, je ne suis pas enterprenant!

ANGÉLINA.

Ne nous cachez rien. Quelle est votre profession?

CASIMIR.

D'enfance, pêcheur à la ligne.

ANGÉLINA.

C'est une noble profession.

CASIMIR.

Oh ! oui, elle est assez noble... et puis on peut s'asseoir. Mais faut être un peu fier devant le soleil... puis autant que possible habiter dans un pays argileux... Vous prenez de l'argile, que vous mélangez à d'autres ingrédients et, par ce moyen aussi simple que malpropre, vous obtenez la boulette d'appât... ce que nous appelons, nous, la pâtisserie poissonnière.

Tous trois se rapprochant un peu pour les couplets.

## COUPLETS.

## I.

Vous n'savez p't'êtr' pas comme on pêche,  
 C'qui s'appell' bien pêcher.  
 Il faut au p'tit jour, à la fraîche,  
 Avoir soin d'amorcer !  
 Faut mettre à sa lign' qu'on déroule,  
 Pour cacher l'hameçon,  
 Des vers et du fromage en boule;  
 Ça passionn' le poisson !  
 V'là l'point délicat :  
 A la péch' faut soigner l'appât.  
 Sans de gros appâts  
 Va t'fair fich', le poisson n'mord pas.

## II.

Le blé met la carpe en extase,  
 Ell'mord jusqu'au bouchon ;

Et y'a pas comm' le ver de vase  
 Pour attirer l' goujon.  
 Le juène porté sur sa bouche  
 Raffoll' des charançons ;  
 Le brochet d'un' nature farouche  
 Aval' les autres poissons.  
 Y'là l'point délicat,  
 etc., etc.

A la fin des couplets, ils s'éloignent un peu.

ANGÉLINA.

Et cette voix !

SOTHERMANN.

Il n'y a aucun rapport, la voix est plus roturière.

CASIMIR.

S'il vous plaît ?.. ma voix, elle est un peu rugueuse...  
 c'est l'air de la mer, la brume, le hâle, on est hâlé !

ANGÉLINA.

Tel que vous êtes, vous me rappelez un être adoré !

CASIMIR.

Je rappelle à madame un être adoré... Je reste bien  
 sensible à madame !

ANGÉLINA.

Un être parfait, spirituel !

CASIMIR.

Oh ! ça... oui... pour de l'esprit... je reste toujours  
 bien sensible à madame... Y a unescience à tout faire !  
 comme dit c't'autre. (Il rit, ainsi que Sothermann.)

ANGÉLINA, à Sothermann.

Assez ! assez ! (Sothermann s'arrête court. Tous deux baragouinent en  
 anglais. Angéline entraîne un peu Casimir vers la droite.) Eh bien, tu

vois ! nous pourrons nous revoir quand nous voudrons...  
à minuit... c'est entendu.

CASIMIR, de même.

Entendu... oui. Comment-ça finira-t-il ? Je n'en sais rien.

LES GALETTI, dans la coulisse.

Vive monseigneur ! (On entend le choc des verres.)

Musique à l'orchestre, sur laquelle on parle.

ANGÉLINA, remontant un peu.

Qu'est-ce que c'est que ce tapage ?

SOTHERMANN, qui est remonté pendant l'éparté d'Angéline avec Casimir.

Mais c'est la noce !

ANGÉLINA.

Ah ! oui : « Fermé pour cause de mariage. »

SOTHERMANN.

Nous sommes tous de la noce.

ANGÉLINA, à Casimir.

De la noce ! En es-tu, toi ?

CASIMIR.

Moi, je crois bien ! Je suis garçon d'honneur.

Il remet son habit de marié.

ANGÉLINA.

Garçon d'honneur !... un homme marié... c'est amusant !

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LE GRAND-DUC, PICASSO, GALETTI,  
LA FAMILLE, INVITÉS, HABITANTS.

LES INVITÉS, sortent de l'hôtel et du plein au-dessus, en désordre et gris.

Ah ! le bon champagne

Qu'il nous a payé !

Quel vin de cocagne !  
Comme on s'est grisé !

LE GRAND-DUC, sortant à son tour, très-gris, suivi du père Galetti, de la famille, du percepteur et du garde champêtre, gris également.\*

J'ai payé du champagne  
À mes nouveaux amis.  
Leur bonne humeur me gagne.  
Tra la, la !. Je suis gris.

LES GALETTI.

Ah ! le bon champagne !  
etc., etc.

ANGÉLINA.

C'est le Grand-Duc.

CASIMIR.

J'ai de la chance  
Qu'on ait grisé son Excellence !  
Les Chœurs rient : « Vive le Grand-Duc ! »

ANGÉLINA.

Dites donc, mes enfants, nous oublions le cirque !

SOTHERMANN et LE GRAND-DUC.

Le cirque ?

ANGÉLINA.

Et le boniment

SOTHERMANN, d'une voix pâteuse.

Le boniment ?

LE GRAND-DUC, de même.

Le boniment ?

LE GRAND-DUC et SOTHERMANN.

Nous ne le savons plus, le boniment.

\* Le Grand-Duc, Sothermann, Galetti, Angéline, Casimir.



ANGÉLINA.

Ils ont oublié le boniment ! Casimir, la recette est flambée.

CASIMIR.

Je vais le faire, le boniment, je vais le faire.  
(Au père Galetti.) Vous les avez grisés... vous voyez bien...  
c'est une recette flambée.

Il monte sur la table, en l'entoure ; il entonne le boniment. Angéline reste près de lui, à côté de la table. La musique du cirque est venue se placer contre les maisons de droite, un par un.

CASIMIR.\*

Profitez de la chance unique ;  
Allez voir le Cirque olympique,  
Corses pannés, Corses cossus,  
Corses bien faits, Corses bossus !  
Vous n'aurez rien vu de pareil,

Rien de pareil  
Sous le soleil !

Suivez, suivez le monde !

Casimir descend de la table.

LE CHŒUR.

C'est une excellente idée,  
Pour bien finir la journée,  
Que d'aller nous divertir  
Au cirque de l'avenir !  
Nous verrons des écuyères,  
Des reines et des bergères !

Pendant ce chœur, le Grand-Duc et Sothermann orient : « Suivez, suivez le monde. » — Les hommes se donnant le bras entre eux, ainsi que les femmes, par groupe de 4 ou 5 personnes. — A la reprise du motif, Angéline sort la première par le deuxième plan à droite, derrière la musique ; la père

\* Le Grand-Duc, Sothermann, Galetti, Angéline Casimir.

Galetti suit Angéline, avec le Grand-Duc et Sothermann ; puis la famille, puis les chœurs par groupes. Quand presque tout le monde est parti, Picasso sort de l'hôtel, donnant le bras droit à Ninette ; en passant, elle s'empare du bras gauche de Casimir, qui, pendant la sortie des autres, a gagné la gauche. Les quatre demoiselles d'honneur, se donnant le bras, sortent, toujours courant, derrière les mariés.

## CHŒUR.

Nous nous mettrons sur tout un rang  
Pour former un groupe amusant !  
Et tout le monde en nous voyant  
Dira : C'est une noce gaie,  
Une noce qui se paie  
Beaucoup d'agrément !

---

## ACTE III

La chambre-bureau de l'hôtel du *Lion-d'Or*. Décor de deux plans et demi. Salon à pans coupés, le fond vitré jusqu'à hauteur d'appui. Porte également vitrée et à un seul battant; au milieu rideaux moulés sur vergettes, jusqu'à hauteur de 2<sup>m</sup> 50. Dans chacun des pans coupés, une petite alcôve fermée par des portes. Petits lits se voyant peu car on n'ouvre que la porte lointaine de l'alcôve; de chaque côté, entre l'alcôve et la draperie, deux portes donnant sur des couloirs; au-dessus de la première porte à droite, les n<sup>os</sup> 5, 7, 17; au-dessus de la seconde, 13, 15; au-dessus de la première porte à gauche, les n<sup>os</sup> 20, 22, 24; au-dessus de la deuxième, 12, 14, 18; entre cette deuxième et l'alcôve, une glace; — entre les deux portes, un tableau avec numéros pour accrocher les clés; il n'y en a que deux, aux n<sup>os</sup> 5 et 17. Au-dessous de la glace, à hauteur d'appui, une tablette avec quatre ou cinq bongoirs; derrière le fond vitré, un couloir avec une porte au milieu, au-dessus de laquelle il y a le n<sup>o</sup> 16. Devant la glace, guéridon avec lampe allumée. Une chaise à côté, autre chaise premier plan à droite.

### SCÈNE PREMIÈRE.

LES JEUNES FILLES, puis GALETTI, puis PICASSO.

Les jeunes filles entrent en riant par le fond au milieu, venant de droite.

SÉRAPHINA.\*

Oh ! que c'était beau !

COLOMBA.

Moi, c'est le jongleur qui m'a amusée.

LYDIA.

Moi, c'est la négresse qui tient un homme avec ses dents.

\* Lydia, Pétronille, Colombe, Séraphine.

PÉTRONILLA.

Moi, c'est le singe.

SÉRAPHINA.

Oh ! moi, c'est l'écuyère sur son beau cheval !

GALETTI, entrant également du fond milieu, venant de droite. \*

Moi, je n'ai pas pu m'amuser.

TOUTES.

Pourquoi donc ?

GALETTI.

Les bêtes féroces m'ont donné la chair de poule.

COLOMBA.

Vous, père Galetti, qui êtes si courageux !

GALETTI.

Je suis courageux, devant un coup de fusil, quand c'est moi qui le tire... mais devant des tigres !

Il gagne la gauche.

PÉTRONILLA, le suivant. \*\*

On dit qu'ils ont mangé le mari de l'écuyère.

GALETTI.

Ne répète pas ça, j'en ai le frisson.

Pétronilla reprend sa place.

LYDIA, aux autres.

Il n'est pas brave, le père Galetti.

SÉRAPHINA.

Il y a longtemps que je le sais, moi. \*\*\*

PICASSO, entrant, imitant un tigre.

Hon ! hon ! hon !

Les jeunes filles se séparent deux à deux avec effroi, Picasso vient au milieu.

Il est entré du fond, venant de droite.

\* Lydia, Pétronilla, Galetti, Colomba, Séraphina.

\*\* Galetti, Pétronilla, Lydia, Colomba, Séraphina.

\*\*\* Galetti, Lydia, Pétronilla, Colomba, Séraphina.

GALETTI, sautant avec effroi.

Qu'est-ce que cela ?

PICASSO. \*

J'imité les tigres.

GALETTI.

Je n'aime pas ces plaisanteries-là. — Où est ma fille ? (Il vient rejoindre Picasso.) \*\*

COLOMBA.

Elle est rentrée avec la tante Marietta.

Les jeunes filles s'éloignent un peu.

GALETTI.

Ah ! très-bien, je comprends. — La tante est chargée de causer avec la mariée, comme c'est l'usage avant la première nuit de nocés. — Et mon gendre ?

PICASSO.

Il s'est enfermé pour écrire à sa famille.

GALETTI.

Quelle drôle d'idée !

PICASSO, se penchant à son oreille. Les jeunes filles se rapprochant pour écouter.

Voulez-vous que je vous dise, père Galetti ? Votre gendre n'est pas ce que vous croyez.

GALETTI.

Comment ?

SÉRAPHINA.

Oh ! non, il n'est pas ce que vous croyez.

GALETTI.

Eh bien !

COLOMBA.

Voilà un drôle de mari.

\* Galetti, Lydie, Pétronille, Picasso, Colomba, Séraphina.

\*\* Lydie, Pétronille, Galetti, Picasso, Colomba, Séraphina.

LYDIA.

Qui a toujours l'air de regarder la lune.

PÉTRONILLA.

Pour y chercher sa femme.

COLOMBA.

Ah ! si j'étais à la place de Ninetta..

SÉRAPHINA.

Et moi donc ! Je sais bien ce que je ferais.

LYDIA.

Moi aussi, je le sais.

PÉTRONILLA.

Moi aussi.

GALETTI.

Que feriez-vous ?

TOUTES, en sortant par le fond et en rient.

Oh ! nous le savons.

Elles s'éloignent à droite.

GALETTI, les suivant un peu.

Tant mieux pour VOUS ! (Se rapprochant de Picasso.) Que veux-tu dire ? \*

PICASSO.

Je veux dire que votre gendre est un homme qui a des lubies.

GALETTI.

Des lubies, c'est possible ; mais je le crois doux, et pour un gendre, la première qualité, c'est la douceur.

PICASSO.

Je le comprends... d'abord, pour sa femme.

GALETTI.

Pour sa femme et pour la tranquillité des parents.

\* Galetti, Picasso.

Songe donc qu'un gendre a toujours son beau-père sous la main.

PICASSO.

Eh bien ! vous le materez... Le poignard?...

GALETTI.

Oh ! non, ma fille serait veuve... Il faudrait lui chercher un autre mari.

Il fait un mouvement pour sortir par le fond ; Picasso le rettrape en le faisant tourner sur lui-même.

PICASSO.

Il y aurait moi.

GALETTI.

Toi, tu m'ennuies ! Tu ferais bien mieux de me donner un coup de main. (Il ôte son tablier, qu'il donne à Picasso.) J'ai tant de monde aujourd'hui ! Ninetta ! Ninetta !

Il sort par le fond milieu et tourne à gauche.

## SCÈNE II.

NINETTA, PICASSO.

NINETTA, entrant du premier plan à gauche et se dirigeant vers la porte du fond milieu ; Picasso remonte en même temps et l'arrête.

Tu m'appelles, papa ?

PICASSO.

Oui, il t'appelle, mais rien ne presse. (Le faisant descendre.) Ninetta... laisse-moi reprendre la jarrettière.

NINETTA.

Puisqu'elle n'y est plus !

PICASSO.

C'est égal ! (Il veut l'embrasser.)

NINETTA, sévèrement.

Picasso, soyez convenable.

PICASSO.

Comme il vous plaira, — mademoiselle !

NINETTA.

Appelez-moi madame.

PICASSO.

Demain, seulement.

NINETTA.

Tout de suite !

PICASSO, se rengorgeant.

Apprenez, madame, que moi aussi je fais des conquêtes.

NINETTA.

Toi ? allons donc !

PICASSO.

C'est comme ça !

NINETTA.

Et qui as-tu conquis ?

PICASSO.

Une écuyère du cirque.

NINETTA.

Laquelle ?

PICASSO.

Tiens ! parbleu, la plus jolie.

NINETTA.

Voyez-vous !

PICASSO, lui donnant une lettre.

Voilà ce que j'ai reçu... un poulet...

NINETTA, lisant l'adresse.

« Au premier garçon d'honneur. »



PICASSO.

C'est moi, n'est-ce pas? Et dedans?

NINETTA, ouvrant la lettre et lisant.

« Au *Lion-d'Or*, n° 8... » (Elle s'arrête stupéfaite.)

PICASSO.

Continue.

NINETTA.

« A minuit. »

PICASSO.

Continue.

NINETTA.

« Nous serons seuls. »

PICASSO, lui prenant la lettre.

« Angéline. »

NINETTA.

Et tu iras?

PICASSO, se rengorgeant.

J'irai peut-être.

NINETTA.

Et tu ferais ça, Picasso?

PICASSO.

Tu te maries bien, toi?

NINETTA.

Ce n'est pas la même chose ; moi, je remplis un devoir, et d'ailleurs, tu m'a promis de m'aimer toujours.

PICASSO.

Oui, mais je ne peux pas m'empêcher de plaire aux femmes.

NINETTA.

Eh bien, si tu vas voir cette dame, je ne t'en parlera plus!

PICASSO, ravi.

Elle est jalouse !

NINETTA.

Et j'adorerai mon mari.

Elle monte vers la porte du fond au milieu.

PICASSO, la suivant.

Ninetta !

NINETTA, elle s'arrête.

Je l'adorerai. Maintenant, faites ce qu'il vous conviendra.

Elle sort vivement par la gauche.

PICASSO, seul.

Tout en parlant, il a posé sur la chaise qui est près du guéridon le tablier qu'il avait sur le bras ; — il ôte son uniforme qu'il fourre dans l'alcôve de droite, puis revient à gauche mettre le tablier.

Je ne peux pourtant pas m'empêcher de plaire aux femmes. « Au *Lion-d'Or*, n° 8, à minuit, nous serons seuls. » — Ah ! la voilà !

### SCÈNE III.

PICASSO, ANGÉLINA.

ANGÉLINA, entrant par le fond, venant de droite. \*

Monsieur, j'ai retenu le n° 8.

PICASSO, faisant des mines comiques.

Je le sais... je le sais... (A part.) Comme elle me dévore du regard !

ANGÉLINA.

Voulez-vous m'en indiquer ?

PICASSO, à part.

Quelle voix pénétrante !

\* Picasso, Angéline.

ANGÉLINA, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc ? (Haut.) Voulez-vous m'indiquer le 8 ?

PICASSO, avec intention.

Il n'est pas encore prêt... le 8 !

ANGÉLINA.

Ah !

PICASSO, à part.

Je vais y mettre des fleurs. (Haut.) Il n'est qu'onze heures dix ! (Il lui fait voir sa montre de loin.)

ANGÉLINA.

Onze heures dix ! C'est juste. (À part.) On dirait qu'il me devine.

PICASSO.

Dans cinquante minutes ! (À part, en sortant.) J'y mettrai la rose du gâteau de Savoie. (Il sort par le fond à droite, tout en faisant voir sa montre à Angéline.)

## SCÈNE IV.

ANGÉLINA.

Elle va prendre la chaise qui est près du guéridon, l'apporte en scène à gauche et pose sa mantille dessus, tout en parlant.

Avec tout ça il ne m'a pas dit où était le n° 8. — Mon billet a été remis au premier garçon d'honneur... Je ne sais quel nom Casimir a pris pour se cacher... J'ai interdit cet hôtel à tous les gens du cirque. Nous serons seuls, bien seuls, nous allons nous retrouver en tête-à-tête comme autrefois... comme autrefois ?... mais depuis un an... Non, je n'y veux pas penser, je lui pardonnerai tout, je veux être heureuse de vivre...

Ah ! la brise est plus légère, l'air est plus embaumé ; je vais le revoir !

Elle commence à chanter près de la chaise en ôtant ses gants, qu'elle laisse tomber dessus.

## RONDEAU.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :  
L'un deux, s'ennuyant au logis,  
Fut assez fou pour entreprendre  
Un voyage au lointain pays.

Il partit un matin d'automne,  
Sans plus de souci qu'un pinson,  
Et, de son côté, la pigeonne  
Promit d'oublier son pigeon.

Elle descend à la scène, au milieu.

Mais l'absence, qui d'ordinaire  
Calme le cœur et le distrait,  
Eut cette fois l'effet contraire :  
La pigeonne vit qu'elle aimait !

Vers les champs et vers le bocage  
Elle prit son vol à l'instant,  
Pour ramener l'oiseau volage,  
Qui s'enfuyait insouciant.

Avec le secours de la fée  
Qui protège les malheureux,  
Elle aperçut sous la feuillée  
Les ailes de son amoureux.

Comme ici bas tout se pardonne,  
L'ingratitude et l'abandon,  
Sur un toit, on vit la pigeonne  
Qui pardonnait à son pigeon !

## SCÈNE V.

ANGÉLINA, PICASSO, GALETTI.

PICASSO, entreant du côté où il est sorti et descendant à la scène, à droite.

Elle y est, la rose, sous la pendule... (Se reprenant.) SUR la pendule.

ANGÉLINA, sortant de sa rêverie.

Ma chambre est prête ?

PICASSO.

Elle est prête. Au fond du couloir... n° 8... à gauche.

Angéline va prendre sa mantille et ses gants et remonte comme pour sortir par le fond.

GALETTI, arrivant vivement, Angéline s'arrête.\*

Ah ! madame l'artiste ! Je viens de vous voir au cirque... Ah ! madame... madame, je ne trouve pas le mot. C'est moi l'aubergiste et le beau-père.

ANGÉLINA.

Ah ! monsieur l'aubergiste, vous avez un premier garçon d'honneur charmant !

Picasso prend cela pour lui et envoie des baisers à Angéline, qui n'y fait pas attention.

GALETTI.

Il n'est pas trop mal... (À Picasso, qu'il emmène un peu vers la droite.) Picasso, il vient d'arriver un Persan qui n'a pas l'air commode ; je voudrais trouver une belle chambre à lui offrir.

ANGÉLINA.

Vous n'allez pas lui donner la mienne !

GALETTI.

Oh ! madame !

\* Angéline, Galetti, Picasso.

ANGÉLINA.

D'ailleurs je vais en prendre possession.

Elle sort ; Picasso remonte et la suit des yeux.

GALETTI, la conduisant.

Allez au 8, au fond du couloir. (Il redescend à gauche.) Oh !  
les artistes !... j'ai un faible pour les artistes.

## SCÈNE VI.

PICASSO, GOBSON, GALETTI.

GOBSON, entrant déguisé en Persan ; il vient du fond à droite.

Pardon, monsieur, je voudrais une chambre. (A part.)  
Elle nous a défendu d'entrer dans cet hôtel, pourquoi ?  
Je le saurai, et quand je devrais l'enlever...

GALETTI, effrayé. \*

Il m'en reste une, une seule... digne de votre sei-  
gneurie... le 17.

Il décroche la clé du 17.

GOBSON, touchant la poignée de son sabre.

Au premier ?

GALETTI.

Au troisième. (A part.) Pourquoi a-t-il la main sur son  
sabre ? (Haut.) On a vue sur la campagne.

GOBSON.

Vous avez donc beaucoup de voyageurs

GALETTI,

Beaucoup ! Je marie ma fille.

GOBSON, allant vers lui, d'un ton presque menaçant.

Je vous recommande de ne pas me mettre à côté

Galetti, Gobson, Picasso.

d'une dame. J'ai l'habitude de dormir tout haut ; c'est désagréable pour mes voisines. Mais vous n'avez pas de dames seules ?

GALETTI.

J'en ai une... la grande artiste du cirque.

GOBSON.

Au troisième aussi ?

GALETTI.

Non, elle a retenu le n° 8, au rez-de-chaussée, sur le jardin.

GOBSON, à part, prenant le milieu de la scène.

N° 8 (Haut.) Eh bien, qu'attendez-vous pour me conduire ?

GALETTI, effrayé.

Picasso, veux-tu conduire monsieur au 17 ?

PICASSO.

Volontiers, père Galetti.

GOBSON, à Picasso.

Passez devant !

PICASSO.

Ah ! mais... je passerai si je veux !

GOBSON, le faisant passer devant lui.

Il raisonne !

Ils sortent en se bousculant, à droite, premier plan.

GALETTI.

Je ne voudrais pas me trouver seul avec ce numéro-là !

\* Galetti, Picasso, Gobson.

## SCÈNE VII.

GALETTI, SOTHERMANN, puis LE GRAND-DUC.

SOTHERMANN,\* déguisé en Écossais, entrant du fond milieu, venant de droite

Monsieur l'aubergiste ! vous reste-t-il une chambre ?

GALETTI, à part.

Un Écossais ! Un chef de clan ! (Haut, allant à Sothermann)  
Certainement, milord !

SOTHERMANN.

Je voudrais une chambre en plein soleil.

LE GRAND-DUC, déguisé en Espagnol, entrant aussi du milieu,  
venant de droite.

Monsieur l'aubergiste !

GALETTI, surpris et remontant un peu.

Un grand Espagnol ! Il va donc y avoir un congrès

LE GRAND-DUC.

Auriez-vous une chambre ?

SOTHERMANN, à part, reconnaissant le Grand-Duc.

Le Grand-Duc ?

GALETTI, au Grand-Duc.

Certainement.

LE GRAND-DUC, à part, reconnaissant aussi Sothermann.

Sothermann ! Il a eu la même idée que moi !

SOTHERMANN, à part.

Il a pris mon moyen !

LE GRAND-DUC.

Vous entendez, je voudrais une chambre...

\* Galetti, Sothermann.



SOTHELMANN, l'interrompant.

A deux lits.

GALETTI.

Je n'ai plus que cette pièce, qui a deux alcôves.

SOTHELMANN et LE GRAND-DUC.

Voyons !

Us remontent tous deux.

GALETTI, montrant les placards.

Voici !... voilà !

LE GRAND-DUC et SOTHELMANN.

Quoi, voilà ?

GALETTI.

Voilà ce que j'ai à vous offrir.

SOTHELMANN, ouvrant une des portes du placard de droite.

Cette armoire ?

LE GRAND-DUC, même jeu au placard de gauche.

Ce placard ? Vous vous moquez ?

SOTHELMANN.

Vous voulez rire ?

GALETTI.

Nous ne rions jamais, en Corse !

TRIO BOUFFE.

SOTHELMANN.

Mais vraiment c'est à n'y pas croire ;

Vous nous offrez dans une armoire

De coucher sur un lit d'enfant !

LE GRAND-DUC :

C'est effronté, c'est impudent !

Et ça coût'ra ?

GALETTI.

Ça vous coût'ra vingt francs par tête,  
 Le lit, la table et tout compris.  
 Nous n'avons que les jours de fête  
 Pour augmenter un peu nos prix

LE GRAND-DUC et SOTHERMANN.

Ça nous coût'ra vingt francs par tête,  
 Le lit, la table et tout compris !  
 Ils profitent des jours de fête  
 Pour augmenter un peu leurs prix

SOTHERMANN.

Mais sachez donc, triple aubergiste,  
 Que le prix nous est bien égal ;  
 Le prix n'est rien pour un touriste,  
 Pourvu qu'il ne soit pas trop mal.

ENSEMBLE.

Ça vous coût'ra, etc.  
 Ça nous coût'ra, etc.

GALETTI.

Tous les voyageurs ont même système,  
 Qu'ils viennent de Londres ou bien de Paris.  
 On fait pour le mieux, ils se fâch'nt tout d'même  
 Et commenc'nt toujours par pousser des cris.

Pendant que Galetti chante ces quatre vers, Sothermann est remonté à l'alcôve de droite et a pris un traversin ; le Grand-Duc a fait de même à gauche et a pris un soufflet à poudre insecticide.

SOTHERMANN, redescendant avec le traversin.

Ce traversin, monsieur, c'est insipide,  
 De noyaux d'pêche est par vous rembourré !

LE GRAND-DUC, redescendant avec le soufflet à la main.

Et ce soufflet de poudre insecticide  
 Fait pressentir qu'on sera dévoré.

GALETTI.

Tous les voyageurs ont même système, etc.

Pendant la reprise des quatre vers, le Grand-Duc et Sothermann sont remontés et ont remplacé les objets qu'ils avaient pris.

LE GRAND-DUC, descendant.

Tavernier, ton placard nous botte;  
Je ne veux pas coucher dehors.

SOTHERMANN.

Et tu pourras enfler ta note,  
Ainsi que font les vieux ténors!

GALETTI.

Non, je n'enflerai pas ma note!

SOTHERMANN et LE GRAND-DUC.

Nous n'voulons pas coucher dehors!

ENSEMBLE.

Ça vous coût'ra, etc.

Ça nous coût'ra, etc.

LE GRAND-DUC.

Mais vous avez au moins dans votre hôtel quelques personnes de distinction? Je tiens à ces choses-là!

GALETTI, cherchant.

J'ai un Persan et une artiste.

LE GRAND-DUC.

Ah! ah! vraiment!

SOTHERMANN.

Oh! une artiste!

LE GRAND-DUC.

J'aime les artistes. (D'un air indifférent.) Est-elle notre voisine?

GALETTI.

Chambre n° 8, de ce côté.

LE GRAND-DUC, à part.

Chambre n° 8.

SOTHERMANN à part.

Chambre n° 8. — Comment me débarrasser du Grand-Duc? (Haut.) Monsieur l'aubergiste, je voudrais souper.

LE GRAND-DUC.

S'il croit m'échapper! (Haut.) Moi aussi, monsieur l'aubergiste.

GALETTI, allant à la porte premier plan à droite.

La salle à manger est de ce côté.

Il sort par cette porte.

SOTHERMANN.

Eh bien! seigneur cavaleros, soupons ensemble. Chez les montagnards écossais...

LE GRAND-DUC, passant.

Ah! tu trahissais!

SOTHERMANN, de même.

Eh bien, et toi?

Ils sortent par le premier plan à droite.

PICASSO, venant de droite et entrant du fond milieu, au moment où le Grand-Duc et Sothermann sortent.

Jamais on n'avait vu au *Lion-d'Or* de voyageurs aussi distingués. — Mais c'est le n° 8 qui me trotte dans la tête! Faut-il être infidèle à Ninetta? — Oh! son mari!

## SCÈNE VIII.

## CASIMIR, PICASSO.

CASIMIR, sous voir Picasso, entre par le fond au milieu, venant de gauche  
il tient un code qu'il lit avec attention.

J'étudie le Code. Voilà un livre qu'on ne lit jamais ;  
on a bien tort.

PICASSO. \*

Monsieur Casimir ?

CASIMIR, lui serrant violemment le main.

Eh ! c'est Picasso ! c'est ce bon Picasso ? (Changeant de  
ton.) As-tu jamais trompé un mari, toi ?

PICASSO, hypocrite.

Oh ! jamais ! jamais je ne ferai ça, oh !

CASIMIR.

Eh bien, tu peux le faire ; ne te gêne pas.

PICASSO.

Ah ?

CASIMIR.

Voici le Code. Je parcourais le Code pour tuer le  
temps, et j'y ai découvert des choses extraordinaires.

PICASSO.

Quoi ?

CASIMIR.

Épouse deux femmes qui ne sont à personne, ça  
s'est vu, ça se voit... un imbécile qui se laisse en-  
traîner, ça se voit. Eh bien, il n'y aurait pas pour toi  
de peines assez fortes. Mais prends la femme d'un autre.  
Psitt ! Lis. Lis un peu ce Code, lis pour ta gouverne. On  
ne lit pas assez ces-choses-là.

\* Casimir, Picasso.

PICASSO, à part.

Voilà une lecture pour une nuit de noces !

CASIMIR.

COUPLETS.

I.

Comme on traite les bigames !  
 Vingt ans de travaux forcés !  
 Ils avaient déjà deux femmes :  
 Ce n'était donc pas assez ?  
 Mais prenez la femme volage  
 D'un pauvre mari mitoyen :  
 C'est cent francs pour le dommage,  
 C'est pour rien ! c'est pour rien !

II.

On peut être deux fois bête  
 Avec deux femmes, oui-dà !  
 Il faut une forte tête  
 Pour courir ces risques-là !  
 Mais que sans vergogne on ravage  
 Chez les maris voisins leur bien,  
 C'est cent francs pour tout dommage,  
 C'est pour rien ! c'est pour rien !

PICASSO.

Vous avez peut-être raison ; mais je ne pourrai pas  
 retenir tout ça.

CASIMIR.

Je te le copierai.

PICASSO.

Je voudrais vous demander un conseil. Vous étiez au  
 cirque ?

CASIMIR.

Tu le sais bien, tu étais à côté de moi.

PICASSO.

Avez-vous remarqué la jolie dame qui fait danser la polka à un cheval ?

CASIMIR.

Si je l'ai remarquée ! Je crois bien, que je l'ai remarquée ! (A part.) J'ai eu tort, ça m'a remonté l'imagination.

PICASSO.

Elle est jolie, hein ?... Elle a du zinc.

CASIMIR.

Certainement. (A part.) Il a bien besoin de me dire ça ! je le sais mieux que lui.

PICASSO.

Que feriez-vous, si elle vous avait écrit ça ?

Il se ronge en donnant la lettre à Casimir.

CASIMIR, lisant.

« A remettre au premier garçon d'honneur. » (A part.) C'était pour moi.

PICASSO, avec fatuité.

Ouvrez.

CASIMIR, lisant.

« Au *Lion-d'Or*, n° 8, à minuit. » (Avec effroi.) Elle est ici ?

PICASSO.

Que feriez-vous, vous ?

CASIMIR.

Moi ? moi... je n'irais pas.

PICASSO.

Vous dites ça !

CASIMIR.

N° 8, c'est à côté de la chambre nuptiale ! Ninetta Ninetta !

Il sort vivement par le fond et va du côté gauche. Picasso lui a repris la lettre au passage. On entend encore les cris de « Ninetta ! Ninetta ! » qui s'enchaînent avec ceux de Galetti.

PICASSO, le suivant un peu.

Qu'est-ce qu'il a?... Qu'est-ce qu'il a?... Il dit qu'il n'irait pas, mais... il irait.

## SCÈNE IX.

PICASSO, GALETTI, puis CASIMIR, NINETTA et LA BONNE.

GALETTI, dans la coulisse, premier plan à droite.

Ninetta ! Ninetta ! (Il entre.) Où est Ninetta ? Son mari l'appelle !

Il va au fond et redescend vers la gauche.

PICASSO.

Je ne l'ai pas vue, père Galetti.

GALETTI. \*

Je ne veux pas qu'elle contrarie mon gendre... ça retomberait sur moi.

PICASSO.

Je vous jure que votre gendre a un coup de sabot dans la giberne.

GALETTI.

Moi aussi...

PICASSO.

Oui, vous aussi.

GALETTI.

Moi aussi j'avais l'air d'avoir un coup de sabot, le jour où j'épousai madame Galetti.

Casimir entre par le fond, au milieu, venant de gauche, portant des robes, des peignoirs, un édreton, des pantoufles. Il est suivi de Ninetta, qui porte

\* Galetti, Picasso.



sous globe, sur un coussin, son bouquet et sa couronne de fleurs d'oranger, et d'une bonne qui porte un oreiller et une bassinoire.

PICASSO, étonné.

Ah bah!

GALETTI.\*

Que faites-vous?

CASIMIR.

Nous déménageons.

NINETTA

Nous quittons le 10

GALETTI.

Pourquoi?

CASIMIR, à part.

C'est à côté du 8. (Haut.) Je l'ai cédé à un voyageur. Vous savez, il faut se sacrifier aux voyageurs, c'est le devoir d'un bon aubergiste... Sacrifiez-vous aux voyageurs! Nous allons au premier, au 22.

Par devant Galetti et Picasso, il se dirige vers le premier plan à gauche.

GALETTI, désignant le premier plan à gauche.

Non... par là le 22.

Casimir retourne en arrodissant un peu, suivi toujours de Ninetta, qui parle en passant à son père, et de la Bonne; ils entrent tous trois au premier plan, à gauche.

NINETTA.

C'est bien ennuyeux! un jour de noces!

GALETTI, gagnant un peu le milieu.\*\*

Ce n'est pas ennuyeux; va, va!

Elle sort, suivie de la Bonne.

PICASSO.

La voilà, le coup de sabot... vous le voyez.

\* La Bonne, Ninetta, Casimir, Galetti, Picasso.

\*\* Galetti, Picasso.

GALETTI.

Il t'a donné un motif : il faut se dévouer aux voyageurs.

PICASSO.

Sa pauvre petite femme qu'il promène

GALETTI.

Tais-toi ; ils seront mieux au 22, on a vue sur la campagne.

PICASSO.

Comme si on tenait à cette vue-là, une première nuit de noces !

CASIMIR, à coulisse, premier plan, à gauche.

Suivez-moi.

GALETTI, étonné.

Il revient

CASIMIR, revenant, toujours dans le même ordre, à part.

C'était au-dessus... au-dessus du 8... Jamais !

NINETTA.

Nous changeons encore.

CASIMIR, à Galetti.

Oui, c'est humide, le 22.

GALETTI.

Humide

CASIMIR.

Vous n'avez pas remarqué ?... il y a trois moellons qui pleurent ! — Nous allons au 7.

Il se dirige, toujours en passant devant Galetti et Picasso, vers la porte premier plan, à droite.

NINETTA, à son père.

Mais c'est bien ennuyeux !

GALETTI.

Tais-toi, ne le contrarie pas.

CASIMIR, qui vient de laisser tomber les pantoufles.

Aide-nous, Picasso.

PICASSO.

Moi ? Comment ?

CASIMIR.

Ramasse mes pantoufles.

Ils sortent tous, sauf Galetti, par la porte, premier plan, à droite.

PICASSO, sortant le dernier et frappant les deux pantoufles l'une contre l'autre.

Vous le voyez, le coup de sabot ?

## SCÈNE X.

GALETTI, ANGÉLINA.

ANGÉLINA \*, venant de gauche et entrant par le milieu.

Monsieur l'aubergiste ?

GALETTI, très-aimable.

Madame... Madame l'artiste !

ANGÉLINA.

Je ne sais pas ce que l'on a fait à ma serrure, elle tourne toujours.

GALETTI.

Bah !

ANGÉLINA.

Est-ce que c'est son habitude ?

GALETTI.

Mais non, madame, je ne crois pas, je vais aller... lui demander.

\* Galetti, Angéline.

Au moment où il va sortir, Gobson entre. Galetti se gare à gauche contre le vitrage et, dès que Gobson est entré, il sort vivement par le milieu et se dirige vers la gauche.

## SCÈNE XI.

ANGÉLINA, GOBSON, puis GALETTI.

GOBSON, entrant du milieu, venant de droite. \*

Enfin, je vous trouve !

ANGÉLINA, un peu effrayée et reconnaissant Gobson malgré son déguisement.

Gobson ! Je vous avais défendu de venir ici... Dans ce costume !

GOBSON.

Je viens vous rendre un service d'ami.

ANGÉLINA.

Je vous tiens quitte, laissez-moi !

GOBSON.

Vous avez vu hier un pêcheur qui ressemblait vaguement à votre Casimir, cela vous a monté la tête.

ANGÉLINA.

Où avez-vous pris cela ?

GOBSON.

Eh bien, votre pêcheur à la ligne s'est marié ce matin.

ANGÉLINA.

Allons donc !

GOBSON.

Avec la fille de l'aubergiste.

ANGÉLINA.

Vous êtes fou.

\* Gobson, Angéline.

GOBSON.

J'ai cru, comme vous, que c'était le dragon. Eh bien ! non, c'était l'autre.

ANGÉLINA.

L'autre ?

GALETTI, revenant.

Je sais ce qu'elle a, la serrure : elle ne va pas.

ANGÉLINA, allant vivement à lui et le faisant descendre au milieu.\*

Vous avez marié votre fille aujourd'hui ? Comment est votre gendre !

GALETTI.

Un homme superbe ! grand, bien fait !

ANGÉLIN .

Merci ! merci

GALETTI, à part et remontant.

Qu'est-ce qu'elle a donc ?

GOBSON, allant à Angéline, qui a gagné un peu la droite.\*\*

Ne serait-ce pas le moment de couronner ma flamme ?

ANGÉLINA, amèrement.

Oui, oui, c'est bien le moment.

GOBSON.

Si vous laissez la porte du numéro 8 ent'rouverte, nous causerons.

ANGÉLINA, absorbée.

Allez m'y attendre.

GOBSON, à part.

Oh ! bonheur ! cette fois, je la tiens !

Il sort par le milieu, se dirigeant vers la gauche.

Gobson, Galetti, Angéline

\*\* Galetti, Gobson, Angéline.

## SCÈNE XII.

## ANGÉLINA, GALETTI.

ANGÉLINA, à part, en arpentant le théâtre dans toute sa largeur.

Il se remariait ! Mais oui, tout s'explique, son trouble, son embarras quand je voulais entrer dans cet hôtel. Il se remariait !

GALETTI, le suivant.

Je voulais dire à madame que la serrure ne va pas. Il faudrait le serrurier. Je proposerai donc à madame une autre chambre, le numéro 5.

Il décroche la clé du 5.

ANGÉLINA.

C'est bien, c'est bien, ce que vous voudrez.

GALETTI.

Mais je voudrais d'abord demander un service à madame.

ANGÉLINA, sans lui répondre et s'essayant sur la chaise de droite.

Ici ! dans cette maison !

GALETTI.

J'avais compté sur la tante Marietta pour initier ma fille, comme c'est l'usage, mais elle est un peu... et je ne trouve personne de raisonnable à cette heure; je voudrais vous prier...

ANGÉLINA, sortant de sa réverie.

Hein ?

GALETTI.

De causer un instant avec Ninetta.

ANGÉLINA.

C'est à moi que vous demandez?...

GALETTI.

On m'a dit que vous étiez veuve...

ANGÉLINA.

Oui, je suis veuve, et alors... c'est bien naturel !  
 (Elle se lève et gagne un peu la droite.) Comptez sur moi, monsieur.

GALETTI, se dirigeant vers le premier plan à droite.

Je vais prévenir Ninetta et mon gendre.

ANGÉLINA.

Non, pas votre gendre... surtout pas votre gendre.

GALETTI.

Oh ! madame, que de bonté !

ANGÉLINA.

Ainsi, ce père me demande à moi... Au fait, il ne  
 pouvait pas mieux s'adresser. (Elle gagne la droite et dit en  
 sortant :) Comptez sur moi.

GALETTI, à droite, près de la porte premier plan ; il donne à Angéline  
 la clé du 5.

Par ici, le 5. — Maintenant, je suis tranquille. J'ai  
 installé la tante Marietta au numéro 8. Il n'y a pas de  
 serrure, mais ça m'est égal. (stupéfait.) Mon gendre !

## SCÈNE XIII.

GALETTI, CASIMIR, PICASSO, NINETTA,  
 LA BONNE.

CASIMIR, entrant de la droite par le milieu, toujours suivi des autres,  
 à part.

Impossible de rester au 7. Nous étions en train de  
 nous installer, lorsqu'on est venu la mettre au 5, à côté  
 de moi.

Vous revenez ?

GALETTI.\*

NINETTA.

Nous déménageons encore.

CASIMIR.

Oui, oui... nous ne sommes pas bien au 7; c'est sur la cour.

PICASSO.

Qu'est-ce que ça peut lui faire ? Une nuit de noces !

CASIMIR.

Je n'aime pas à être sur la cour. On entend chanter les coqs, c'est désagréable. Nous allons au 18. Venez, Ninetta.

Il arrondit en passant devant la rampe, toujours suivi des autres, et sort par la porte deuxième plan à gauche.

NINETTA, s'arrêtant à la porte et retournant à son père, suivie de la Bonne et de Picasso.

Papa, c'est bien ennuyeux !

GALETTI.

Ne dis pas cela, ma fille. Ne le contrarie pas.

NINETTA.

D'abord, il chiffonne mes robes.

GALETTI.

On les repassera. Va, va au 18, vous y serez mieux.

NINETTA.

J'y vais, papa.

Elle retourne vers la porte, deuxième plan à gauche, suivie des deux autres.

PICASSO.

Nous y allons, père Galetti.

Bruit de voix à gauche.

\*La Bonne, Picasso, Ninetta Casimir, Galetti.



GALETTI.

Encore !

CASIMIR\*, revenant au moment où Ninetta va entrer au 18. Il passe devant et ils se trouvent tous dans la même position qu'à leur entrée.

Le n° 18 n'est pas libre. Il y avait une dame et un capitaine de cuirassiers.

Il a pris en plus une paire de bottes de cuirassier dans la couliasse.

NINETTA.

Et vous avez eu peur ?

CASIMIR.

La dame a crié : « Ciel ! mon mari ! » Elle m'a pris pour le mari, le cuirassier a voulu m'arrêter. Il est tombé, j'ai roulé sur lui. L'édredon a amorti le coup... Je n'ai pas fait d'excuses. Oh ! sapristi ! les bottes du cuirassier ? (A Picasso.) Rapporte-les.

PICASSO.

Moi ? par exemple !

Il prend les bottes.

NINETTA.

Où irons-nous maintenant ?

CASIMIR.

Nous irons... c'est bien simple... nous irons au 16. J'ai toujours eu envie d'aller au 16.

Il va au 16, dont la porte se trouve dans le couloir au fond, juste en face de celle du bureau de l'hôtel.

GALETTI.

Le 16 ? Il doit être occupé, le 16 ! Il m'ahurit, mon gendre. Qu'est-ce que c'est que ça ?

A peine sont-ils entrés dans le 16 qu'on entend un bruit de voix, puis sortent en courant du 16, Picasso, la Bonne, Ninetta et enfin Casimir ; la porte se referme : l'édredon se trouve pris dedans.

\* La Bonne, Picasso, Ninetta, Casimir, Galetti.

CASIMIR, renvoyé du 16.

Mais, je vous fais des excuses. Monsieur, monsieur, mon édredon... mon édredon...

La porte s'ouvre.

LE MONSIEUR, fermant la porte.

Allez au diable!

Il dépose une paire de bottes à la porte et rentre vivement.

CASIMIR. \*

Ouf! Je ne bouge pas d'ici.

Il jette à terre tout ce qu'il avait dans les bras et tombe assis sur la chaise de droite.

NINETTA.

Vous ne bougez plus?

CASIMIR.

Non, non, non. (A part.) Il m'a semblé la voir passer dans le couloir.

NINETTA.

Nous ne pouvons cependant pas rester dans le bureau...

CASIMIR.

Il y a deux lits. C'est excellent.

PICASSO.

Oh! oh!

GALETTI.

Comment?

CASIMIR.

Je veux dire: abondance de bien... nous pourrions en changer.

GALETTI.

J'avais déjà donné le bureau à un hidalgo et à un Écossais.

\* Picasso, la Bonne, Ninetta, Galetti, Casimir.

CASIMIR.

Ca m'est égal, je reste ici.

GALETTI.

Bon ! je les caserai ailleurs.

ramasse tout ce qui était à terre et porte le tout dans l'alcôve de droite ; pendant ce temps, la Bonne et Picasso ont descendu un peu le guéridon vis-à-vis de la glace ; Ninetta a posé le coussin et le globe sur le guéridon.

CASIMIR.

Nous sommes très-bien ici. (A Galetti.) Les portes ont des verrous !

GALETTI.

Toutes ! Toutes !

CASIMIR.

Bonsoir, père Galetti ; bonsoir, Picasso ; bonsoir, la Bonne, merci, merci. (A la Bonne.) Donnez-moi ça.

Il prend la bassinoire et l'oreiller ; il place l'oreiller sur le lit de droite et la bassinoire contre l'alcôve. La Bonne sort et, en passant, emporte les bottes que le monsieur du 15 a posées à sa porte. Picasso sort avec les boîtes du cuisinier.

GALETTI.

Adieu, ma fille ; sois tendre, sois douce, sois... mais ce n'est pas moi qui peux te dire ça.

NINETTA.

Alors ? (Regardant Casimir.) Adieu, papa.

Elle va doucement au guéridon, pendant la petite scène qui suit, retire son fichu et commence à se décoiffer.

CASIMIR.

Bonsoir, père Galetti.

Avant de sortir, Galetti parle bas à l'oreille de Casimir, puis fait un mouvement pour sortir. Casimir le retient et lui parle bas à son tour. Galetti lui donne une tape sur le ventre et sort. On entend le bruit d'une serrure, c'est le père Galetti qui ferme la porte au dehors, puis il s'éloigne par la droite. Casimir passe la bassinoire dans le lit de droite. Aussitôt Picasso frappe au dehors à la vitre du fond. Casimir vient voir ce qu'il veut. Picasso lui fait

\* Ninetta, Galetti, Casimir.

signe d'avoir soin de Ninetta. Casimir, furieux, sans lui répondre, tire le rideau qui ôte le vitrage, puis il en fait autant à la porte, à l'autre partie du vitrage, pousse les verrous des portes de gauche, ensuite ceux des portes de droite. Ninetta le regarde faire, un peu interdite.

CASIMIR, tout en fermant les rideaux et poussant les verrous.

Ne faites pas attention, chère amie... ne faites pas attention.

## SCÈNE XIV.

NINETTA, CASIMIR.

CASIMIR. \*

Enfin, me voilà en sûreté, et demain, je serai dans le maquis... je deviens Corse aussi, moi... mais je n'en peux plus. (Il tombe sur la chaise.) Je suis accablé; je suis anéanti ! (Ninetta, qui est restée debout devant la glace, le regarde d'un air stupéfait. Il se re lève vivement.) Ah ! mais non ! Ah ! mais non ! J'ai contracté des devoirs aujourd'hui devant un magistrat ceint de son écharpe... je dois les remplir... un homme d'honneur n'a que sa parole, et si je suis coupable, ce n'est pas Ninetta qui doit en souffrir. (Il regard Ninetta, qui continue à enlever les épingles de ses cheveux.) Elle est ma femme, je suis son mari, et... c'est la première nuit de noces... je n'en dirai pas davantage. (Prenant une figure souriante.) Tu ne me parles pas, Ninetta ?

NINETTA.

Je vous attends, mon ami.

CASIMIR, à part.

Elle est d'ailleurs charmante ainsi. (Haut et allant à elle, Est-ce que ce corsage ne te gêne pas ?

\* Ninetta, Casimir.

NINETTA.

Non, mon ami, pas du tout.

CASIMIR, à part.

Alors, c'est moi qu'il gêne... Il faut être galant.  
 Haut.) C'est moi qu'il gêne; je vais t'aider.

NINETTA.

Ah ! vous allez me faire rougir.

CASIMIR.

Parbleu ! si tu te regardes dans la glace ! ne te regarde pas.

NINETTA, résignée.

Comme vous voudrez.

CASIMIR, transporté.

Elle a des épaules ! Quelles épaules ! (Il va pour l'embrasser quand on entend le bruit d'une clé dans la serrure. La porte du fond s'ouvre et Angéline entre.) Hein ! Quoi ? (Il gagne vivement la droite. Angéline !

## SCÈNE XV.

NINETTA, ANGÉLINA, CASIMIR.

ANGÉLINA.

Pardonnez-moi si je vous interromps.

NINETTA.

Quoi ?

CASIMIR.

Patatras ! Nous y voilà !

ANGÉLINA.

Mais je suis chargée d'une mission qui ne peut se remettre.

Ninetta Angéline, Casimir.

CASIMIR.

Quelle mission ?

ANGÉLINA.

Monsieur Galetti m'a priée de donner à sa fille les conseils d'usage.

CASIMIR, à part.

Hein ?... il est idiot, cet animal-là !

NINETTA.

Quels conseils, madame ?

ANGÉLINA, regardant Ninetta.

Mais d'abord, permettez-moi, monsieur, de vous féliciter.

NINETTA, modestement.

Oh ! madame.

CASIMIR, à part.

Ça va se gâter !

ANGÉLINA.

Je connaissais le goût de monsieur.

NINETTA.

Vous aviez déjà rencontré mon mari ?

ANGÉLINA.

Quelquefois, dans des circonstances... qu'il a peut-être oubliées.

CASIMIR.

Non, non, au contraire ! [à part.] Je voudrais être à ces pieds sous terre !

ANGÉLINA, à Casimir.

Voulez-vous nous laisser seules ?

CASIMIR.

Hein ? Quoi ? Comment, seules

ANGÉLINA.

Ordinairement, l'époux... l'heureux époux n'assiste pas à ce petit entretien...

CASIMIR.

Oh ! je peux tout entendre, moi, tout !

ANGÉLINA.

Je vous prie d'épargner la pudeur de madame et la mienne.

CASIMIR, passant au milieu.

C'est inutile... je veux dire que mademoiselle...

ANGÉLINA \*.

Madame.

CASIMIR.

Mademoiselle Ninetta...

ANGÉLINA.

Votre femme.

CASIMIR.

Ma femme !... Entendons-nous !

NINETTA, très-étonnée.

Comment, entendons-nous ?

CASIMIR, commençant à perdre la tête.

J'explique à madame... que la Corse n'est pas la France... On ne se marie pas en Corse comme ailleurs... ce n'est pas sérieux.

ANGÉLINA, ironiquement.

Pas sérieux ?

NINETTA, sévèrement.

Pas sérieux ?

CASIMIR.

J'explique à madame... que la Corse est une île par-

\* Ninetta, Casimir, Angéline.

ticulière... Madame s'imagine... vous vous imaginez que j'ai demandé mademoiselle en mariage?... En France, on met des gants blancs... Ici, pas du tout!... J'étais à table à côté de mademoiselle, et, après le rôti, je me suis trompé de verre... j'ai bu dans le sien.

NINETTA.

Vous osez dire que vous vous êtes trompé ?

CASIMIR.

Je constate : j'ai eu une distraction...

ANGÉLINA.

Si c'était la seule !

NINETTA.

Une distraction ?

CASIMIR.

Je constate... On m'a soutenu que j'avais compromis mademoiselle.

NINETTA.

Oui, j'étais compromise !

CASIMIR.

Et alors, les trois cent quarante-neuf... ils sont trois cent quarante-neuf... vous ne connaissez pas la vendetta!... trois cent quarante-neuf coups de poignard pour une distraction !

ANGÉLINA.

Ce n'était pas trop !

NINETTA.

Vous n'étiez pas distrait quand vous me pressiez le pied sous la table !

CASIMIR.

Jamais !.. Jamais !.. c'est un autre qui pressait le pied !



NINETTA.

Un autre ?

CASIMIR.

Il y en avait un autre !... voilà ce que c'est que de ne pas s'entendre... Nous nous sommes mariés par erreur !

NINETTA.

Alors, monsieur, dites que vous avez regret. — Dites que je vous déplaïs.

CASIMIR.

Vous êtes charmante, certainement, on le voit bien, mais je constate, je constate !

NINETTA, remontant un peu.

Je vais appeler papa.

CASIMIR, passant à gauche.\*

Appelez papa, si vous voulez !... je lui avouerai tout, à papa.

NINETTA.

Et je reviendrai avec toute ma famille.

CASIMIR.

Trois cent quarante-neuf !... Un assaut... Eh bien ! j'aime mieux ça !

Ninetta sort furieuse par le fond et va vers a gauche.

## SCÈNE XVI.

ANGÉLINA, CASIMIR.

ANGÉLINA, qui a suivi Ninetta jusqu'à la porte du fond pendant que Casimir gagne la droite.

Et vous ne vous étonnez pas de la patience que j'ai eue ? et vous n'admirez pas que j'aie pu me taire, au

\* Casimir, Ninetta, Angéлина.

lieu de crier à cette femme qui vous appelle son mari  
« Nous sommes deux, madame ! »

CASIMIR, essayant de la calmer.\*

Angéline !

ANGÉLINE.

Et vous osez me regarder en face ! Voilà un an que je ne pense qu'à vous, un an que je vous cherche, un an que je résiste à toutes les prières, à toutes les séductions, à toutes les obsessions ! Ils sont là encore, à cette heure, déguisés en Persan, déguisés en Écossais, déguisés en je ne sais quoi pour rester près de moi ! Ils se jetteraient au feu pour une bonne parole, pour une espérance, pour un sourire, et vous, vous à qui j'ai tout donné, vous reprenez tranquillement une seconde femme !.. Il vous en faut une par saison. C'est.. Oh ! tenez ! ça n'a pas de nom... dans aucune langue.

CASIMIR.

Eh bien ! moi aussi, je t'aimais !.. moi aussi, je pensais à toi !.. moi aussi, quand je me suis vu seul, j'ai reconnu toutes tes qualités, va !.. Si les gens mariés pouvaient se séparer, ils ne se quitteraient jamais !.. Quel argument pour le divorce ! Je sentais que mon cœur était resté accroché au tien, et j'ai voulu revenir.. je m'informe... Où est le cirque d'Angéline ? Au Cap-Vert ! Elle est allée au Cap-Vert !.. Est-ce qu'on va au Cap-Vert quand on aime les gens ?

ANGÉLINE.

J'ai fait comme vous : j'ai voyagé !

CASIMIR.

Tu as eu tort !

\* Angéline, Casimir.

ANGÉLINA.

J'avais beau être au Cap-Vert, moi !... ça ne m'empêchait pas de vous rester fidèle... Sous les tropiques !... (Avec des larmes.) Je ne pouvais plus passer à côté de la cage des bêtes sans pleurer..., et quand je voyais Balthasar, qui a mangé un de vos mollets, ça me faisait une émotion !...

CASIMIR.

Tu es bonne !

ANGÉLINA, changeant de ton.

Et vous me racontez que trois cent quarante-neuf Corses vous ont obligé à épouser une demoiselle qui est jolie !

CASIMIR.

Ne dis pas ça !

ANGÉLINA.

Si, si, si, elle est jolie ! Voilà pourquoi vous avez cédé.

CASIMIR.

J'ai été faible... l'habitude de dompter des animaux m'a rendu faible avec les hommes ! J'aurais pu me laisser tuer...

ANGÉLINA.

Ça, je te l'aurais pardonné.

CASIMIR.

Tu es bonne !... Mais je ne voulais pas mourir sans te revoir... et puis, tu sais, dans la vie, il y a des entraînements... on va souvent, sans s'en douter, plus loin qu'on ne voudrait... on va sans défiance, on va, on va, et on arrive à la mairie.

ANGÉLINA, le secouant et l'amenant à l'avant-scène

Mais, à la mairie, on vous a interrogé ? Et vous avez répondu oui !

CASIMIR, hors de lui.

Je ne sais plus ce que j'ai dit : j'étais dans un courant d'air.

ANGÉLINA.

Et vous reveniez de l'église quand je vous ai vu, et, au lieu de tout m'avouer...

CASIMIR.

Ce n'était pas commode...

ANGÉLINA, gagnée un peu par l'émotion.

Vous m'avez laissée vous sauter au cou tout affolée de joie, et, pendant que je te racontais ma vie, tu ne m'écoutais pas, tu pensais à l'autre... à l'autre qui pouvait nous surprendre... et, sans le hasard, sans Gobson, sans ce père stupide, je ne saurais rien encore, je t'attendrais dans ma chambre, tout enivrée, tout anxieuse, pendant que... ici... tu... c'est horrible !... Tu es un misérable, un monstre, un infâme !

En disant ces derniers mots, elle va tomber assise sur la chaise qui est près du guéridon et sanglote.

CASIMIR\*, gagnant la gauche.

Oui, tout ça, oui, tout ça !... Si tu pleures, je pleurerai aussi, moi !... C'est autre chose, alors !... (Très-ému.) Le mal est fait, ni toi ni moi n'y pouvons plus rien, mais tu seras vengée, entends-tu !... Et, tu sais, pour les femmes, la vengeance est le principal... Je suis coupable envers toi et envers la société !... Envers la société... ça me serait égal, mais envers toi, ça n'a pas de nom, comme tu dis... Eh bien ! il y a un Code... qu'on ne lit pas ordinairement, je l'ai lu, moi !...

\* Casimir, Angéline.

\*\* Angéline, Casimir.

et il y a des gendarmes, de braves gendarmes... je subirai ma peine !

ANGÉLINA, se levant.

Ta peine ?

CASIMIR \*, passant à droite.

Dans les cachots !... Dans les noirs cachots de la justice !

ANGÉLINA.

Toi ?

CASIMIR.

Je la subirai jusqu'au bout !

ANGÉLINA, venant à lui.

Non, non !

CASIMIR.

Ah ! tu t'imagines que je pourrais m'échapper ?... Je suis gardé !... Je suis gardé à vue depuis quinze jours... Il y a des gens avec des fusils à toutes les portes !...

Il remonte, précédé d'Angéline, qui se met devant la porte.

ANGÉLINA gravement.

Écoute-moi, Casimir, et tu vas voir quelle femme tu perds !

Elle descend à la scène en s'essuyant les yeux.

CASIMIR, descendant près d'elle.

Voilà que tu t'essuies les yeux !

ANGÉLINA.

Je suis allée à Falaise, pour voir tes oncles ; ils m'ont bien mal reçue.

CASIMIR.

Les crétins !

\* Casimir, Angéline.

ANGÉLINA.

Tu sais, n'est-ce pas, qu'ils étaient en instance pour te faire enfermer et interdire, parce que tu m'aimais?

CASIMIR.

Je le sais bien, mais je suis au-dessus de ça!

ANGÉLINA.

Ils ont obtenu un jugement... en ton absence..

CASIMIR.

Ah! les coquins!

ANGÉLINA.

Je suis toujours ta femme devant Dieu, mais il paraît que devant le Code...

CASIMIR.

Devant le Code?

ANGÉLINA. .

Tout ça ne compte pas...

CASIMIR.

Comment? Ah! oui, l'article... je viens de le lire.

ANGÉLINA.

Tu n'as rien à redouter de personne, je ne suis pas ta femme!

CASIMIR, lui prenant les mains.

Ah! tu n'es pas ma femme! Eh bien, je ne t'en aimerai que davantage!

ANGÉLINA.

Tu peux vivre heureux avec celle que tu t'es donnée...

CASIMIR.

Jamais! jamais! C'est avec toi que je veux vivre. C'est toi que j'aime!

Il se met à ses genoux.

ANGÉLINA.

Casimir!

CASIMIR.

Toi seule... si bonne, si généreuse!... Où sont les Galetti?

Il se relève.

ANGÉLINA.

Que veux-tu faire?

CASIMIR, Il remonte, Angéline gagne la gauche.

Je n'en sais rien... Où sont les Galetti? En voici un

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, GALETTI.

GALETTI, \* entrant du fond, venant de gauche.

On m'a dit que ma fille me cherchait!

CASIMIR, brusquement.

Monsieur Galetti?

GALETTI, étonné.

Mon gendre?

CASIMIR, à Angéline.

Ne t'approche pas, il va jouer du poignard.

ANGÉLINA.

Ciel!

CASIMIR.

Monsieur, vous m'avez forcé d'épouser votre fille!  
(À Angéline.) Éloigne-toi...

ANGÉLINA, passant devant Galetti et se jetant dans les bras de Casimir.

Qu'il me frappe la première!

CASIMIR.

On ne fait pas de ces choses-là!

Il fait un mouvement brusque. Galetti fait un bond en arrière et gagne la gauche.

\* Angéline, Galetti, Casimir.

GALETTI, très-effrayé.

Mon gendre!

CASIMIR\*, à part.

Est-ce qu'il serait poltron? (Haut, faisant passer Angéline à droite.) Vous avez négligé de me demander ma profession.

GALETTI.

Rentier?

CASIMIR.

Dompteur de bêtes féroces!

GALETTI, saffoqué.

Dompteur! Dompteur!

ANGÉLINA.

Et c'est cet homme-là qui t'a fait peur?

CASIMIR.

Parce que c'était un Corse. — Attends, attends. (Haut.) Vous aurez la bonté de préparer une chambre pour mes tigres.

GALETTI, toujours plus effrayé.

Dans mon hôtel? Jamais! jamais!

CASIMIR.

Un beau-père doit loger son gendre et sa compagnie. Ma compagnie à moi, ce sont mes tigres.

GALETTI.

Jamais! jamais!

CASIMIR.

Alors, je vous rends votre fille.

ANGÉLINA.

Casimir, que dis-tu?

CASIMIR.

Je vous la rends!

\* Galetti, Casimir, Angéline.



GALETTI.

C'est la seconde fois que ça m'arrive !

CASIMIR, étonné.

Comment, la seconde fois ?

ANGÉLINA, de même.]

La seconde fois ?

GALETTI.

Je l'avais donnée au receveur des contributions. Il a prouvé que je l'avais contraint, qu'il n'y a pas eu le libre consentement exigé par un coquin d'article...

CASIMIR.

Je le connais... Article 146... Je viens de le lire. — Mais, moi aussi, j'ai été contraint ; moi aussi... je n'ai pas été libre. On a tiré des coups de fusils sur ma tête... (Menaçant Galetti.) et tu l'avoueras, fripon !

GALETTI, de plus en plus effrayé.

Je l'avoue... je l'avoue !

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, NINETTA, PICASSO, puis LE GRAND-DUC, SOTHERMANN et GOBSON.

NINETTA,\* entrant du fond, venant de gauche, et suivie de Picasso.

Papa ! Papa !

GALETTI.

Ma fille... Tu redeviens demoiselle !

NINETTA.

Oh ! tant mieux ! Papa ! Oh ! Picasso !

PICASSO.

Quel bonheur !

Galetti, Ninetta, Picasso, Casimir, Angéline.

ANGÉLINA.

Mon Dieu, comme c'est simple !

CASIMIR.

N'est-ce pas ? quel beau pays !

LE GRAND-DUC, entrant du fond, venant de gauche, et apercevant Angéline.

Ah ! Angéline ! (Bas à Galetti.) Qui donc est logé au n° 8 ?

GALETTI.

Mais c'est la tante Marietta.

LE GRAND-DUC.

Ça suffit !... ne le dites pas !

SOTHERMANN,\* arrivant du fond, venant également de gauche, suivi de Gobson, et voyant Angéline.

Angéline ! Mais qui donc était au n° 8 ?

ANGÉLINA.

La tante Marietta !

SOTHERMANN.

Ne le dites pas ! (À Gobson.) C'était la tante Marietta !

GOBSON, faisant la grimace

Ah ! bah !

CASIMIR.

Eh bien ! messieurs ?

LE GRAND-DUC, SOTHERMANN et GOBSON.

Casimir !

CASIMIR.

Oui, mes bons amis, j'étais tombé dans le canal, ça m'a conduit en Corse ; ce voyage m'a fait du bien.

ANGÉLINA.

Vous voyez bien que le pêcheur à la ligne lui ressemblait.

\*Le Grand-Duc, Galetti, Ninetta, Picasso, Casimir, Angéline, Sothermann Gobson.

CASIMIR.

Mais alors, je n'ai plus de femme du tout, moi !

ANGÉLINA, baissant les yeux.

Casimir, tu me dois une réparation !

CASIMIR.

Je te la donnerai, à la barbe de mes tantes et à celle de mes oncles !

## COUPLET FINAL.

CASIMIR.

Vous avez vu par quelles défaillances  
On peut passer quand on trouble deux cœurs :  
Ces tourments-là ne sont rien près des trances  
Que votre arrêt donne aux pauvres auteurs !

ANGÉLINA.

Mais si notre histoire obtient vos suffrages,  
Venez voir chez nous la paix s'affermir.  
Pour servir d'exemple à tous les ménages,  
Rien ne peut valoir le Grand Casimir.  
Ça vous coût'ra huit francs par tête ;  
Vous s'rez dans un fauteuil exquis.

CASIMIR.

Nous n'avons pas, les jours de fête.  
L'habitud' d'augmenter nos prix !

Reprise des quatre derniers vers par tout le monde.

FIN.